

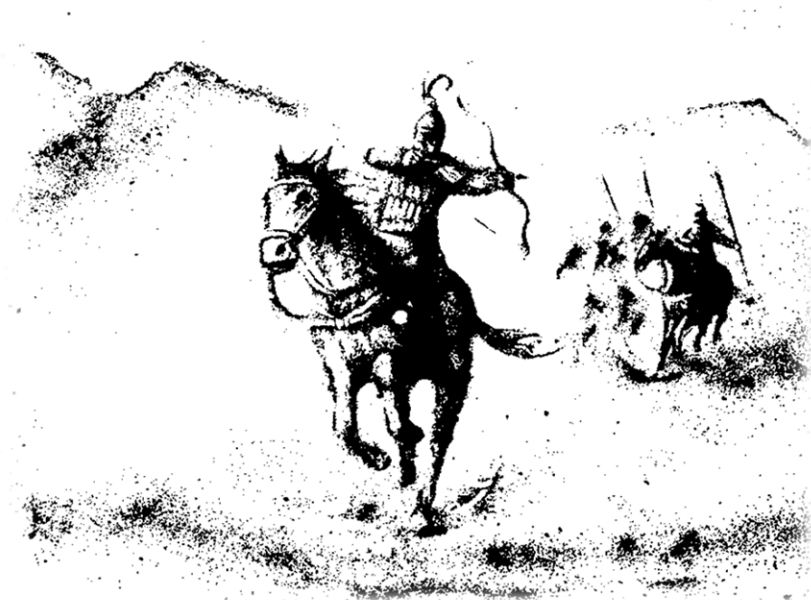


ÉCOLE DE GUERRE

PROMOTION P27

2019-2020

Le *Strategikon* de l'empereur Maurice  
Redécouvrir l'art byzantin de la guerre



**Commissaire principal Adrien Tourmen**

Sous la direction de

**Monsieur le Professeur Martin Motte**

*Docteur en Histoire*

*Directeur du cours de Stratégie à l'Ecole de Guerre*

*Directeur d'études à la Section des Sciences historiques et philologiques  
de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*





## Prolégomènes

Afin de faciliter la lecture du présent mémoire, les usages suivants ont été adoptés.

Par convention historique établie, le terme « byzantin » est préféré à celui de « romain » pour décrire l'Empire byzantin ou Empire romain d'Orient. Le titre d'empereur est également favorisé au détriment de celui de « *basileus* » (empereur en grec). Ce dernier est utilisé en de très rares occasions à des fins de style.

Des indications biographiques accompagnent la mention de chaque empereur byzantin (date de naissance/sacre-fin de règne) ; *i.e.* : Justinien (482/527-565). Ces précisions chronologiques ne sont indiquées que pour la première occurrence.

Les notes infrapaginales explicitent les nombreux termes grecs et latins cités. Un glossaire reprend l'ensemble de ces termes en annexe.

Les citations du *Strategikon* présentes dans ce mémoire ont été extraites à partir de la version américaine du texte établie par l'universitaire George T. Dennis. La traduction de l'anglais au français est l'œuvre de l'auteur du mémoire.

Les illustrations de ce mémoire sont des œuvres originales de Julien Laval protégées par des droits d'auteur. Toute reproduction, en tout ou en partie, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur.

## Synthèse

A l'inverse, de l'Empire romain ou de la Grèce antique, l'Empire byzantin est moins fréquemment perçu comme une référence militaire en Occident. Cet empire a pourtant été capable de résister à une multitude d'envahisseurs pendant près de onze siècles avant de succomber les armes à la main en 1453 face aux Ottomans. Pour expliquer des succès aussi durables, il est nécessaire de prendre la mesure de la production doctrinale de l'armée byzantine. Cette dernière a en effet été capable de concevoir de nombreux traités militaires parmi lesquels figurent le *Strategikon*. Attribué à l'empereur Maurice (539/582-602), ce manuel est un élément fondateur de cette doctrine. A ce jour, il n'a pas encore fait l'objet d'une traduction et reste relativement méconnu. La lecture de ce traité présente pourtant deux intérêts majeurs. Il offre un éclairage historique intéressant sur l'armée byzantine de la fin du VI<sup>ème</sup> siècle d'une part, et, d'autre part, il permet de redécouvrir comment les Byzantins pensaient et conduisaient leurs guerres. Le *Strategikon* nous révèle ainsi une armée à l'identité bien singulière, technique, entraînée et convenablement équipée selon une doctrine qui lui est propre. Dans sa conduite de la guerre, l'armée byzantine ne privilégiait pas les batailles rangées pour vaincre ses nombreux ennemis mais bien davantage une combinaison d'actions diplomatico-militaires fondées notamment sur le renseignement, la ruse, la subversion et des méthodes proches de la guérilla. Plus moderne et moins désuet qu'il n'y paraît, le *Strategikon* de l'empereur Maurice mérite d'être redécouvert. Telle est la modeste ambition de ce mémoire.

*A Maurice, basileus de l'Empire romain d'Orient.*

*« Le verdict unanime que prononce l'histoire sur l'Empire byzantin est qu'il représente, sans exception, la forme la plus basse et la plus méprisable que la civilisation ait jamais prise [...] Ses vices étaient ceux d'hommes qui avaient oublié le courage sans avoir appris la vertu. Sans patriotisme, sans fruit ni désir de liberté, après les premiers paroxysmes de l'agitation religieuse, sans génie ni activité intellectuelle ; esclaves, et esclaves volontaires, tant dans leurs actions que dans leurs pensées, immergés dans la sensualité et les plaisirs les plus frivoles, les gens ne sortaient de leur apathie que lorsque quelque subtilité théologique, ou quelque course de chars les rendaient frénétiques jusqu'à l'émeute [...] L'histoire de l'Empire est une accumulation d'intrigues de prêtres, d'eunuques et de femmes, d'empoisonnements, de conspirations, d'inévitable ingratitude, de fratricides perpétuels<sup>1</sup> ».*

L'Empire byzantin eut pendant longtemps une réputation exécrationnelle. Si l'historiographie britannique des XVII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles n'est pas tendre, le portrait dressé en France n'est pas plus flatteur. Montesquieu affirme ainsi que « *L'histoire de l'Empire grec n'est plus après le VI<sup>ème</sup> siècle qu'un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies<sup>2</sup> [...] Une bigoterie universelle abattit les courages et engourdit tout l'Empire<sup>3</sup> [...] quand Mahomet II l'assiégea [Constantinople], il ne put suspendre les haines théologiques ; et on y était plus occupé du concile de*

---

<sup>1</sup> LECKY (William Edward Hartpole), *History of European Morals from Augustus to Charlemagne. Volume II. Third edition.* D.Appleton & Company publishers, New-York, 1869, 423 p., chapitre IV, p.13-14.

<sup>2</sup> MONTESQUIEU (Charles Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu), *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence (1734)*, Firmin-Didot frères, fils et Cie, Paris, 1857, 770 p., chapitre XXI. p.179.

<sup>3</sup> *Ibid.* chapitre XXII. p.181.

*Florence que de l'armée des Turcs*<sup>4</sup> ». La condamnation est sans équivoque pour Voltaire : « *Quelle histoire de brigands obscurs, punis en place publique pour leurs crimes, est plus horrible et plus dégoûtante ?*<sup>5</sup> ». Quant à Condorcet, il évoque « *l'affaiblissement graduel de l'Empire, l'ignorance et la corruption de chaque siècle l'emportant de quelques degrés sur l'ignorance et la corruption du siècle précédent*<sup>6</sup> ».

Aujourd'hui la virulence du propos amusera le lecteur contemporain. Les descriptions précitées auraient presque l'effet inverse en suscitant la curiosité. Une histoire aussi sombre et perfide intrigue. Ainsi, elle n'aurait rien à envier aux scénarios virevoltants de quelque séries médiévales-fantastiques hollywoodiennes à grand succès. Les gens heureux n'ont pas d'histoire...L'outrance du propos ne résiste pas cependant à une brève analyse et l'antipathie n'est pas de l'Histoire. Comment un Empire composé de citoyens aussi vils et décadents aurait-il réussi à survivre pendant onze siècles ? Fondée comme une nouvelle Rome en 330 après Jésus-Christ, Constantinople succombe les armes à la main en 1453 après avoir affronté une multitude de périls. Certes, nombre de jugements précités ont depuis été largement révisés. Les historiens et penseurs anglo-saxons ont même effectué une révolution en la matière.

---

<sup>4</sup> *Ibid.* chapitre XXII. p.184.

<sup>5</sup> VOLTAIRE (François-Marie Arouet, dit Voltaire), *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations* (1756), chez Lefebvre, libraire, Werdet et Lequien fils, Paris, 1829, 549 p., chapitre XXIX p. 382.

<sup>6</sup> CONDORCET (Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet), *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795), Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1970, 247 p., sixième époque p. 115.



En France, la tradition, née à l'époque des Lumières, de mépris envers cette civilisation condamnée sans être connue a également vécue. Pour autant, l'Empire byzantin semble confiné à un cercle d'initiés. A l'inverse des cités grecques et de l'Empire romain, sources politiques, philosophiques ou militaires incontournables, Byzance demeure rarement perçue comme une référence civilisationnelle ou comme le continuateur médiéval d'une civilisation gréco-romaine. En 2008, l'historien Sylvain Gouguenheim déclencha une vive polémique suite à la parution de son ouvrage *Aristote au mont Saint-Michel – les racines grecques de l'Europe chrétienne*. Il remettait en cause le postulat selon lequel la civilisation arabo-musulmane est l'origine principale, voire exclusive, de la transmission de l'héritage grec à l'Occident médiéval. L'auteur mettait en avant d'autres canaux, dont un byzantin. L'idée que Byzance aurait pu constituer un vecteur de transmission privilégié de cette pensée vers l'Occident n'était en soi pas nouvelle. Elle a pourtant été vivement contestée. Sans rouvrir cette controverse relative à la diffusion du savoir grec, il est intéressant de relever certains propos tenus à cette occasion. Certaines réactions ont pu révéler, au moins partiellement, la nature du regard porté sur l'Empire byzantin de nos jours.

Ainsi, certains historiens de la philosophie ont pu affirmer catégoriquement que « *les Byzantins étaient antihelléniques*<sup>7</sup> », que « *la référence à Byzance* » avancée par Sylvain Gouguenheim « *est tout aussi dénuée de fondement*<sup>8</sup> ». Le canal byzantin de transmission du savoir

---

<sup>7</sup> de LIBERA (Alain), BRIEL (Patricia), « Un héritage culturel ne réclame ni don préalable ni testateur », *Le Temps*, 5 mai 2008.

<sup>8</sup> GERARD (Alain), « Pour en finir avec Aristote au Mont Saint Michel, l'ouvrage le plus médiatisé en 2008 », *Horizons Maghrébins - Le droit*

grec à l'Occident serait même naturellement disqualifié eu égard aux relations difficiles, voire conflictuelles entre ces deux parties : « *Sur le plan politique les rapports entre l'Europe du Nord et Byzance furent toujours conflictuels et rien moins qu'amicaux [...] les souverains occidentaux considéraient les Byzantins davantage comme des rivaux, voire des ennemis, que comme des interlocuteurs [...] on sait comment les croisés traitèrent Byzance lors de la quatrième croisade*<sup>9</sup> ». Étonnamment, cet argument de la conflictualité n'est pas opposable au vecteur musulman. Il est vrai que les relations de l'Occident au moyen-âge étaient particulièrement apaisées avec cette civilisation. Bref, en la matière, Byzance n'aurait donc rien transmis ou rien à transmettre.

Qu'en est-il dans le domaine de la pensée militaire ? Le constat semble peu ou prou similaire. Les références classiques gréco-romaines paraissent bien mieux connues, diffusées, ou invoquées que celles byzantines. Sparte, Athènes, Thèbes, Xénophon, Thucydide et sa *Guerre du Péloponnèse*, Alexandre le Grand ou encore la *Guerre des Gaules* de César demeurent des standards et valeurs de références pour nombre d'officiers de l'armée française. Sans les connaître précisément, l'évocation de leur existence ne provoque pas l'incrédulité. L'exercice paraît plus périlleux avec Bélisaire, Narsès<sup>10</sup>, le *Strategikon*<sup>11</sup> de Maurice (539/582-602), tout autre manuel militaire byzantin, Basile II (958/976-1025) ou Alexis Comnène

---

à la mémoire, n° 62, Presses universitaires du Mirail, s.l., 2010, p. 191-200.

<sup>9</sup> *Id.*

<sup>10</sup> Généraux byzantins artisans de la reconquête de la péninsule italique et de l'Afrique du Nord sous Justinien (482/527-565).

<sup>11</sup> Du commandement.

(1058/1081-1118)<sup>12</sup>. Peut-être est-il temps de réviser ce jugement et d'approfondir nos connaissances ? Le Professeur Hervé Coutau-Bégarie nous y invite : « *Toute cette littérature* [les traités militaires byzantins] *n'est aujourd'hui étudiée que des philologues, uniquement soucieux de la reconstitution des textes, leur exégèse reste à faire*<sup>13</sup> ». Sans céder à une mode de la réhabilitation historique, ne serait-il pas dédaigneux de déclarer sans intérêt les recommandations militaires d'un Empire millénaire ayant été capable de résister à une multitude de menaces ?

Les Byzantins ont pourtant développé sur plusieurs siècles une solide culture militaire. Cette pensée originale se fondait sur l'héritage gréco-romain et sur une doctrine propre. Il existe ainsi de nombreux traités et manuels militaires byzantins très détaillés et résolument pratiques. Le *Strategikon*, attribué à l'empereur Maurice, en est un des premiers et meilleurs exemples. Cet ouvrage resta pendant longtemps méconnu. Il ne fut découvert qu'en 1664 et, même après cette date, peu commenté. La légende noire d'une Byzance décadente et bigote véhiculée par les Lumières n'aida pas à redécouvrir de tels écrits et encore moins à en faire à une source d'inspiration pour les penseurs militaires. *In fine*, le *Strategikon*, et d'autres traités militaires byzantins, ne furent véritablement remarqués qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle essentiellement

---

<sup>12</sup> Empereurs byzantins célèbres pour leurs faits d'armes militaires et diplomatiques.

<sup>13</sup> COUTAU-BEGARIE (Hervé), *Traité de stratégie*, Edition Economica (bibliothèque stratégique), Paris, 2011, 1005 p., p. 174.

par des historiens<sup>14</sup> et quelques militaires<sup>15</sup>. Aujourd'hui encore, peu de traductions du *Strategikon* existent. Une roumaine, une italienne, une autrichienne et une américaine. La traduction américaine de 1984, récemment rééditée, de l'universitaire George T. Dennis demeure la plus récente et la plus aboutie. C'est donc cette version qui a servi pour la rédaction du présent mémoire. Publication universitaire, le texte ne semble pas avoir connu une large diffusion auprès d'un lectorat militaire.

L'intérêt d'une étude sur le *Strategikon* est double. Elle offre un éclairage historique saisissant sur l'armée byzantine de la fin du VI<sup>ème</sup> et du début du VII<sup>ème</sup> siècles et permet de redécouvrir un « art byzantin de la guerre » quelque peu méconnu. En première approche, une lecture superficielle du *Strategikon* conclurait à un ouvrage obsolète, car ancré dans son époque, et donc sans réel intérêt pour le lecteur militaire du XXI<sup>ème</sup> siècle. Il ne s'agit pas de prétendre que le *Strategikon* est un traité militaire génial, incontournable, entreposé jusqu'ici dans une crypte impénétrable et sur lequel le voile du secret va enfin être levé. Ce traité reste avant tout un manuel élémentaire plutôt modeste pour ceux qui se consacrent à la fonction de général selon les propres termes de son auteur. Sa vocation pratique est évidente et ne saurait être niée. Ainsi, le *Strategikon* tranche avec la portée philosophique intemporelle de l'*Art de la guerre* de Sun Tzu. L'ouvrage attribué à l'empereur Maurice est en effet écrit par un soldat pour des soldats. Mais une lecture plus attentive permet de distinguer un « code opérationnel

---

<sup>14</sup> En France, notamment par le grand byzantiniste Alphonse Dain et, s'agissant plus spécifiquement du *Strategikon*, par François Aussaresses.

<sup>15</sup> Le général américain de l'United States Army Oliver L. Spaulding Jr. débuta une traduction dans les années 1940.

byzantin<sup>16</sup> », une « culture stratégique » pragmatique et singulière dont certains enseignements peuvent s'adresser aux penseurs militaires de toutes les époques. Pour ne citer que le P<sup>r</sup> Hervé Coutau Bégarie : « *Moins connus que les Chinois, les auteurs byzantins mériteraient d'être redécouverts. Leur intérêt archéologique se double souvent d'une réelle valeur stratégique : les maximes de Maurice valent bien celles de Sun Tzu*<sup>17</sup> ». A l'image du traité, l'ambition du présent mémoire sera également modeste. Faute de temps et de maîtrise du grec ancien, il ne s'agit pas d'offrir en français une nouvelle traduction. Ce mémoire n'est, pas davantage, une œuvre d'historien médiéviste spécialiste de Byzance. Plus simplement, il est un regard porté par un officier du XXI<sup>ème</sup> siècle sur un manuel byzantin méconnu afin de le porter à l'attention d'un public militaire.

Une étude succincte de la vie de l'Empereur Maurice et de son époque (I) est un préalable indispensable afin de s'imprégner du contexte géostratégique à l'époque de la rédaction du traité. Le *Strategikon* révèle les caractéristiques majeures et les facteurs de supériorité opérationnelle (II) de l'armée byzantine de la fin du VI<sup>ème</sup> et du début du VII<sup>ème</sup> siècles. Enfin, l'ouvrage conceptualise pour la première fois une pratique spécifiquement byzantine de la guerre (III).

---

<sup>16</sup> LUTTWAK (Edward), *La grande stratégie de l'Empire byzantin*, Edition Odile Jacob (collection Histoire), Paris, 2010, 512 p., p. 433.

<sup>17</sup> COUTAU-BEGARIE, *op. cit.*, p. 174.



## L'auteur et son époque

Il est nécessaire de se replonger dans le VI<sup>ème</sup> siècle après Jésus-Christ pour étudier le *Strategikon*. De prime abord, le lecteur contemporain pourrait être désarçonné par l'énumération de nombreuses tribus barbares, aux noms peu évocateurs pour certaines, ou par l'examen du bilan militaire des *basileus* de ce temps. Cette étape demeure néanmoins indispensable pour appréhender le contexte géostratégique de l'Empire à cette époque et véritablement comprendre les réponses apportées par le *Strategikon*. Malgré un bilan militaire impressionnant les reconquêtes de pans entiers de l'ancien Empire romain poursuivies par Justinien (482/527-565) s'avéreront un fardeau pour Constantinople (1). Dès la fin du règne de Justinien, l'Empire byzantin est déjà sur la brèche, constamment sur la défensive. Ecartelé entre ses frontières occidentales et orientales, la menace peut surgir de tous côtés. Ce n'est pas un ou deux fronts que l'Empire doit garder mais trois tout au long de son histoire : l'Occident, les Balkans et l'Orient. L'armée byzantine ne peut être dimensionnée pour poursuivre des objectifs maximalistes sur tous les théâtres d'opérations. Pis, la destruction d'un ennemi ne s'ensuit pas mécaniquement d'une paix durable mais laisse au contraire la voie ouverte à un nouvel adversaire. Aussi, les empereurs seront-ils fréquemment confrontés à des choix difficiles et contraints d'envisager des réponses autres que militaires. Ce fut le cas de Maurice, empereur soldat dont le règne a été profondément marqué par ces difficultés (2). Sa contribution à la défense de l'Empire repose notamment sur la rédaction du *Strategikon*, bien que des doutes subsistent quant à la paternité de l'ouvrage (3).

### ***L'héritage militaire de Justinien : un fardeau ?***

L'Empire romain a-t-il vraiment chuté en 476 après Jésus-Christ ? Dans l'esprit des Byzantins, la réponse est clairement négative. La déposition de Romulus Augustule (461/476- ?), dernier empereur romain d'Occident, par le barbare skire<sup>18</sup> Odoacre ne signifie pas pour eux la fin de l'Empire. Cette « déchéance fracassante » serait même passée relativement inaperçue dans les sources de l'époque. C'est bien l'historiographie moderne qui retient cet événement pour marquer et dater la fin de l'Empire romain et, par extension, celle de l'Antiquité. Il n'est pas ici question de remettre en cause ce choix – lier le destin d'un empereur enfant terrorisé à celui d'un Empire plus que moribond « *brode un pathos* » et « *esthétise un crépuscule* » séduisant selon les propres termes de l'historien Bertrand Lançon<sup>19</sup> - mais simplement de le remettre en perspective. Les Byzantins se sont toujours considérés comme les continuateurs légitimes de l'Empire romain et se désignaient eux-mêmes comme Romains « en grec : *Romaioi, Ρωμαίοι* ». Le terme « byzantin », que n'auraient jamais compris et encore moins revendiqué ses bénéficiaires, est un exonyme employé par l'historien germanique Hieronymus Wolf (1516-1580) pour désigner l'Empire romain d'Orient. Cet adjectif s'imposera à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et perdure depuis. Pour autant, l'Empire romain d'Orient et ses citoyens ne se sont jamais qualifiés de « byzantins ». Ils se définissaient comme des

---

<sup>18</sup> Peuple germanique originaire du nord-est de la Pologne actuelle. Leur migration vers le Sud débuta vers 230 apr. J.-C.

<sup>19</sup> LANCON (Bertrand), *La chute de l'Empire Romain - Une histoire sans fin*, Edition Perrin, Paris, 2017, 352 p., p.265.



« romains ». Certes, l'Empire romain d'Orient fut également ébranlé du IV<sup>ème</sup> au V<sup>ème</sup> siècle après J.C par les invasions barbares des Huns et des peuples germaniques, par les controverses religieuses et la menace mortelle que représentait la Perse sassanide. Il sut néanmoins résister et perdurer, notamment grâce à des structures politiques, administratives, économiques et militaires plus robustes. Malgré la chute de la partie occidentale, le principe d'un Empire unique et universel persista. Il était du devoir de l'empereur de restaurer cette unité. Justinien tenta d'accomplir cette tâche.

Il y parvint presque grâce à l'action de deux généraux particulièrement brillants : Bélisaire (500-565) et Narsès (478-573). En 533, Bélisaire détruisit le royaume vandale<sup>20</sup> en Afrique du Nord et permit le retour de cette région sous contrôle byzantin. A compter de 535, ce général mena une guerre de vingt ans contre les Ostrogoths<sup>21</sup> en Italie, ancien cœur historique de l'Empire romain. Dès 536, Rome fut reprise. Narsès parachèvera finalement la conquête de la péninsule italienne en 555. Le Sud de l'Espagne sera également repris aux dépens des Wisigoths. La Méditerranée redevint ainsi brièvement un « lac romain ». Aussi impressionnantes soient elles, ces reconquêtes furent décevantes car éphémères. Les objectifs assignés étaient trop ambitieux pour les capacités

---

<sup>20</sup> Peuple germanique originaire du sud de l'actuelle Pologne. Lors des grandes invasions, ils fondèrent en Afrique du nord un royaume vandale au V<sup>ème</sup> siècle.

<sup>21</sup> Peuple germanique dont les deux branches, les Ostrogoths et les Wisigoths, furent fréquemment en guerre avec l'Empire romain pendant les grandes invasions. Ils constituèrent au V<sup>ème</sup> siècle en Europe occidentale leurs propres royaumes : Italie et Croatie pour les Ostrogoths, Sud de la France et Espagne pour les Wisigoths. Ces royaumes s'effondreront respectivement en 553 et 711 apr. J.-C.

économiques et militaires de l'Empire. De tels buts s'effectuaient par ailleurs en contradiction avec d'autres impératifs de défense. La priorité donnée aux guerres de restauration occidentale avait contribué à délaisser la défense des parties orientales et septentrionales de l'Empire. Afin de pouvoir se consacrer à son projet occidental Justinien avait en effet établi une trêve avec les Perses sassanides<sup>22</sup>, l'autre superpuissance de l'époque rivale de Byzance. Moyennant le versement de cent dix quintaux d'or par les Byzantins, une paix éternelle avait pu être instaurée en 532. Elle durera huit années. En 561, une nouvelle paix fut conclue mais l'Empire byzantin dut verser trente mille pièces d'or par an à la Perse. Dans les Balkans, une nouvelle menace émergea. Au nord du Danube, les Avars<sup>23</sup> surgirent dès la fin du règne de l'empereur. Dans un premier temps, Justinien entretint de bonnes relations avec ces nouveaux arrivants. En contrepartie du paiement d'un tribut annuel, les Avars s'engagèrent à protéger dans cette région les frontières de l'Empire contre les Gépides<sup>24</sup>, les Bulgares<sup>25</sup> et les Slaves.

---

<sup>22</sup> Dynastie perse, les Sassanides ont régné sur le monde iranien de 224 apr. J.C. à 651 apr. J.-C., jusqu'à l'invasion musulmane. Cet empire a été l'une des grandes puissances du Moyen-Orient pendant plus de quatre cents ans et un adversaire redoutable des Empires romain puis byzantin.

<sup>23</sup> Peuple de cavaliers nomades d'origine turco-mongole ayant dominé une partie de l'Europe orientale entre 560 et 800 apr. J.-C. Le *Strategikon* leur consacre de nombreux développements en les identifiant comme un des principaux ennemis de l'Empire.

<sup>24</sup> Peuple germanique, proche des Goths, installé en basse Vistule, puis au centre de l'Europe, notamment dans le bassin des Carpates (269–670 apr. J.-C.) durant le Haut Moyen Âge.

<sup>25</sup> Ou Proto-Bulgares. Peuple turcophone de la steppe pontique parlant une langue oghoure et de tradition tengriste. A ne pas confondre avec les Bulgares actuels, peuple slave des Balkans, de tradition chrétienne orthodoxe.

S'imposant aisément et vassalisant leurs adversaires, les Avars devinrent une puissance importante sur le Danube.

Peu après la mort de Justinien, la situation militaire de l'Empire se dégrada rapidement. Justin II (520/565-578), neveu et successeur de Justinien, refusa d'honorer les engagements de son prédécesseur tant pour les Avars en 565 que pour les Sassanides en 572. Dès lors, la guerre reprit sur tous les fronts. Le nouvel empereur, face à l'incapacité de l'armée byzantine à soumettre les Avars, fut contraint de verser quatre-vingt mille pièces d'argent pour obtenir la paix, somme bien supérieure au tribut initial. Quant au conflit avec la Perse sassanide, il dura une dizaine d'années sans qu'aucun des deux belligérants n'obtiennent d'avantages significatifs. La plupart des opérations se déroulèrent en Arménie, région convoitée par les deux empires pour des raisons aussi bien stratégiques qu'économiques. En 574, une paix précaire de quatre années, qui coûta quarante-cinq mille pièces d'or aux Byzantins, mit temporairement un terme aux hostilités. Mais dès 579, malgré les tributs et les traités, les combats reprirent tant avec la Perse que les Avars. Sur le front occidental, la situation n'était pas meilleure. Les Lombards<sup>26</sup>, une ancienne tribu germanique de *foederati*<sup>27</sup>, envahirent l'Italie dès 568 et s'installèrent durablement dans le nord du pays. En Espagne, les Wisigoths reprirent Cordoue en 584 ne laissant aux Byzantins qu'une mince bande de territoire en Andalousie. Tibère II Constantin (520/578-582) hérita de cette situation militaire précaire. Grâce à certains succès diplomatiques et militaires, et

---

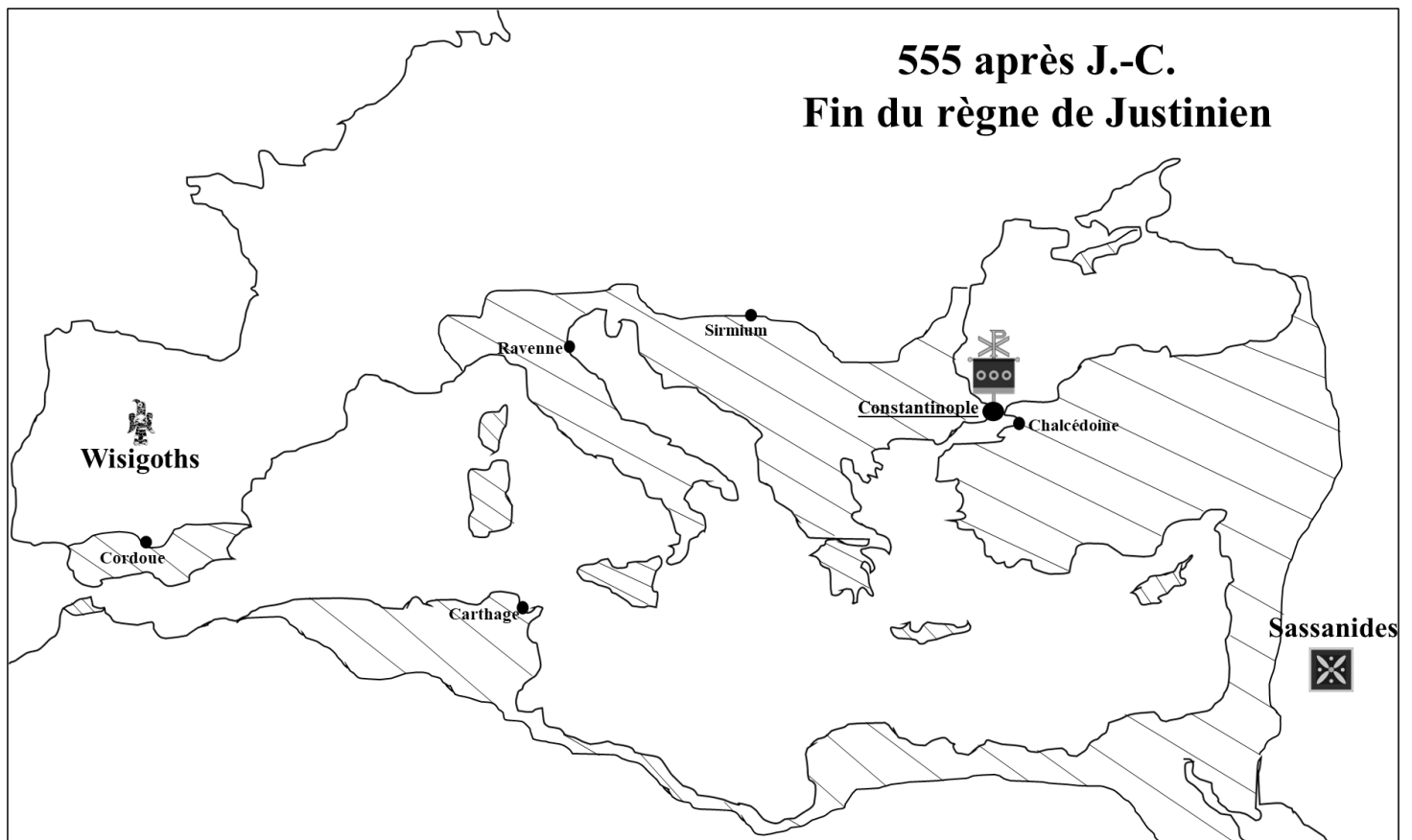
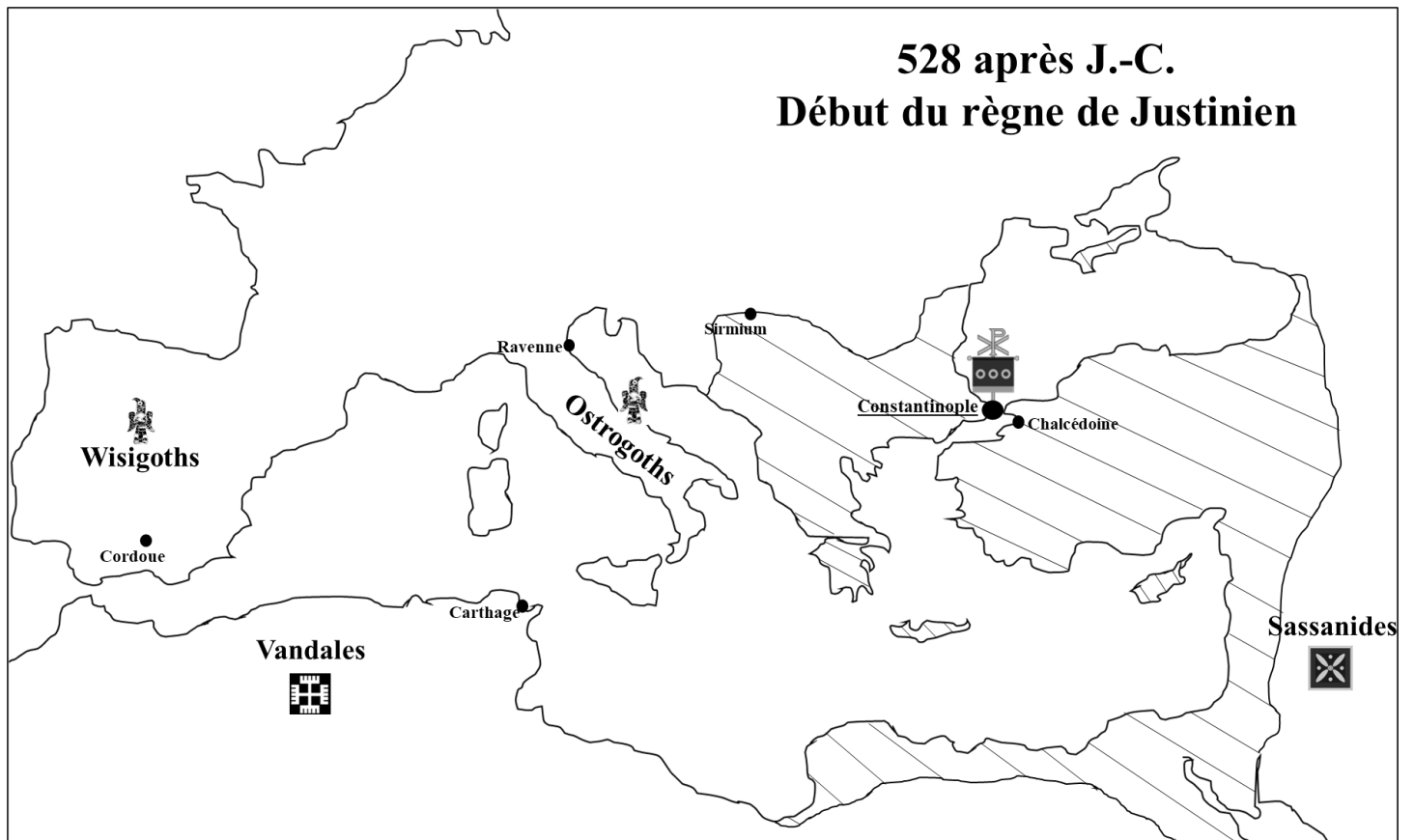
<sup>26</sup> Peuple germanique venu de la Baltique. Sous la conduite de leur roi Alboïn (530-572 apr. J.-C.), ils débutèrent leur invasion de l'Italie.

<sup>27</sup> Ou fédérés. Les peuples fédérés (en latin *fœderati*) sont pour l'Empire romain des groupes de population ayant passé un traité (*fœdus*), d'alliance ou de soumission, avec l'Empire.

l'aide de Maurice, un de ses généraux et gendres, il réussit à contenir les menaces perses et avars. Le 5 août 582, il désigna Maurice comme successeur et lui confia sur son lit de mort : « *Fais de ton règne ma plus belle épitaphe*<sup>28</sup> ».

---

<sup>28</sup> NORWICH (John Julius), Histoire de Byzance, Edition Perrin (collection Tempus), Paris, 2002, p. 108.



***Le règne de Maurice : empereur soldat, empereur martyr.***

Un des principaux défis auxquels dût faire face Maurice fut la situation de banqueroute de l'Empire. Le règne de son prédécesseur, marqué par de trop nombreuses largesses et une politique fiscale irréfléchie, avait été économiquement désastreux. Tibère II Constantin avait en effet supprimé le quart des impôts perçus. Cette politique lui valut une immense popularité mais dégrada significativement le trésor impérial. Les guerres incessantes et les tributs versés ne permettaient pas par ailleurs d'assainir les finances de l'Empire. Maurice était quant à lui, par obligation ou par nature, excessivement parcimonieux ; trait qui contribua largement à son impopularité croissante. Fatalement, ces difficultés financières ne tardèrent pas à devenir des difficultés politiques.

Sur le plan militaire, Maurice sut se montrer réaliste. A l'Est, profitant du désordre né de querelles de succession, il parvint à conclure en 592 un traité favorable où les Perses cédèrent l'Arménie à l'Empire. En Occident, il organisa les derniers territoires d'Italie et d'Afrique en deux exarchats : Ravenne et Carthage. Cette réforme administrative confiait à des exarques le commandement civil et militaire de provinces. Compte tenu de la multiplicité des menaces susceptibles de peser sur ces possessions éloignées, ce choix était rationnel. Pour contenir les Lombards, Maurice s'allia également avec le roi franc Childebert II en l'incitant à attaquer ces premiers. Dans les Balkans, la situation demeurait nettement plus précaire. En 582, dès le début du règne de l'empereur, les

Avares s'emparent de Sirmium<sup>29</sup> et avec leurs vassaux Slaves ravagèrent toute la péninsule. Dans les années qui suivirent, la région fut de nouveau attaquée. L'armée byzantine repoussa tant bien que mal ces envahisseurs. Plus inquiétant pour l'Empire, Avares et Slaves ne se contentaient plus de piller mais cherchèrent à s'installer durablement. Tant que la menace perse, la plus redoutable, n'était pas contenue, Maurice ne pouvait espérer obtenir de grands résultats contre les Avares et les Slaves. Ce ne fut donc qu'à partir de 592 que des opérations d'ampleur furent menées dans les Balkans. Plus d'une fois, l'armée byzantine sous l'impulsion du général Priscus (? - 613) vainquit les Avares et les Slaves au-delà du Danube mais sans jamais parvenir à les soumettre totalement. En 602, Maurice ordonna que l'armée ne regagnerait pas ses foyers pour l'hiver, contrairement aux usages, mais demeurerait en territoire ennemi au nord du Danube. Cet ordre avait été probablement partiellement motivé par un souci d'économiser des vivres. L'armée était pourtant épuisée par les dernières campagnes. Immédiatement, une mutinerie éclata.

Les soldats désignèrent comme chef un de leur centurion nommé Phocas et marchèrent sur Constantinople. Ne pouvant opposer de résistance, Maurice, son épouse et ses huit enfants furent forcés de fuir pour se réfugier à Nicomédie<sup>30</sup>. Prenant le pouvoir à Constantinople, Phocas (547/602-610) se fit aussitôt proclamer empereur. Maurice et sa famille furent finalement rattrapés et conduits à Chalcédoine<sup>31</sup>. Maurice, impassible, aurait regardé ses quatre plus jeunes fils et héritiers se faire tuer sous ses

---

<sup>29</sup> Sremska Mitrovica en Serbie actuelle.

<sup>30</sup> Izmit, en Turquie actuelle.

<sup>31</sup> De nos jours, un district urbain de la rive asiatique d'Istanbul.

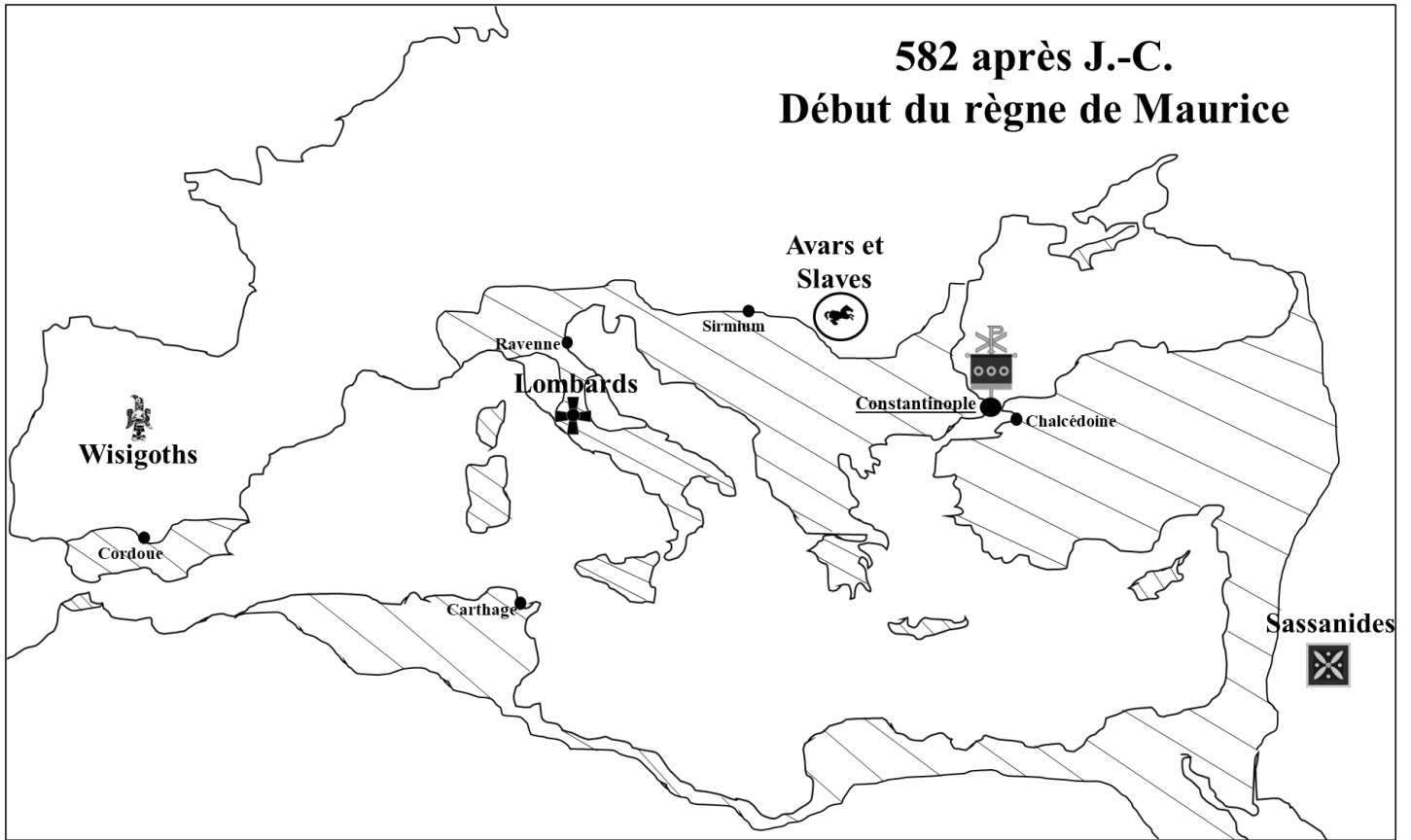
yeux avant d'être exécuté à son tour. Les corps furent jetés à la mer et les têtes ramenées à Constantinople. Plusieurs légendes accompagnent la mort tragique de cet empereur. Afin de sauver un des héritiers de l'Empire, une servante aurait décidé de substituer son propre fils à un des enfants de l'empereur déchu. Maurice, découvrant le stratagème de la domestique et le refusant, aurait préféré révéler la supercherie<sup>32</sup>. Une autre légende, rapportée dans sa chronique par l'historien byzantin Théophane le Confesseur (759-818), raconte que la mort de la famille impériale résulterait d'une intervention divine. Le Christ aurait demandé à Maurice de choisir entre un règne durable ou la mort et le paradis. L'empereur aurait préféré le second choix. Au-delà des légendes, un fait est certain : les citoyens de l'Empire regrettèrent vite Maurice. Phocas se révéla un dirigeant des plus médiocres et des plus cruels. L'exécution violente d'un empereur et de sa famille, la première depuis la fondation de l'Empire byzantin, ne fut qu'un préliminaire. Sur le plan intérieur, le règne de Phocas fut marqué par un nombre élevé de conjurations réprimées de plus en plus brutalement. Sur le plan extérieur, le bilan fut désastreux pour l'Empire. Les Perses sassanides envahirent la Syrie, l'Arménie et la Cappadoce. En 608, ils bivouaquaient en Chalcédoine en vue de Constantinople. Avars et Slaves envahirent de nouveau les Balkans et en Italie les Lombards avaient conquis Crémone et Mantoue. Isolé et délégitimé, Phocas fut finalement renversé en octobre 610 par l'exarque de Carthage, Héraclius (575/610-641), qui deviendra un des empereurs byzantins les plus célèbres.

---

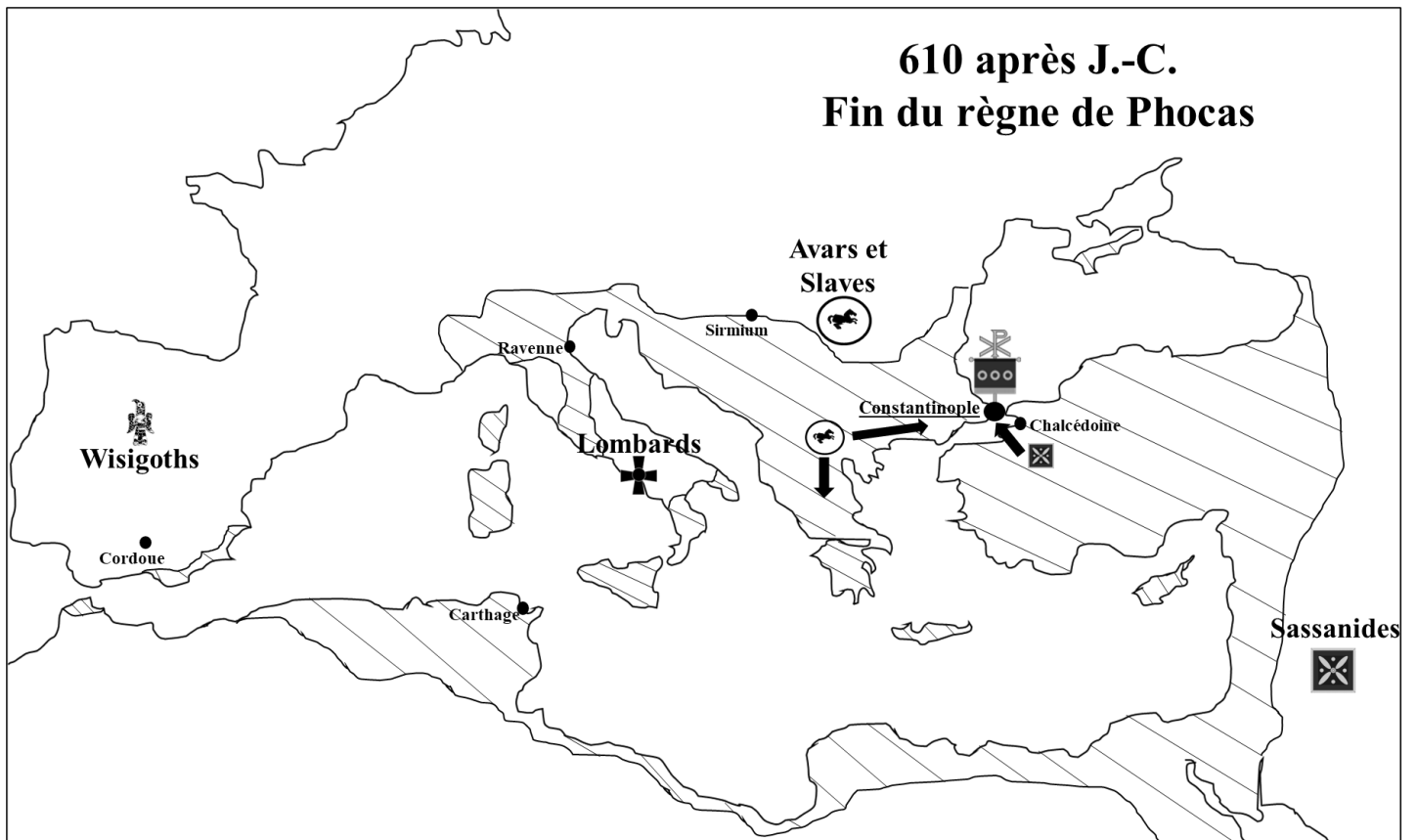
<sup>32</sup> GRAFFIN (René, M<sup>gr</sup>), NAU (François), *Les légendes syriaques d'Aaron de Saroug, de Maxime et Domèce, d'Abraham, maître de Barsoma et de l'empereur Maurice*, Editions Brepols, Turnhout, 1981, 808 p., p. 777.



**582 après J.-C.  
Début du règne de Maurice**



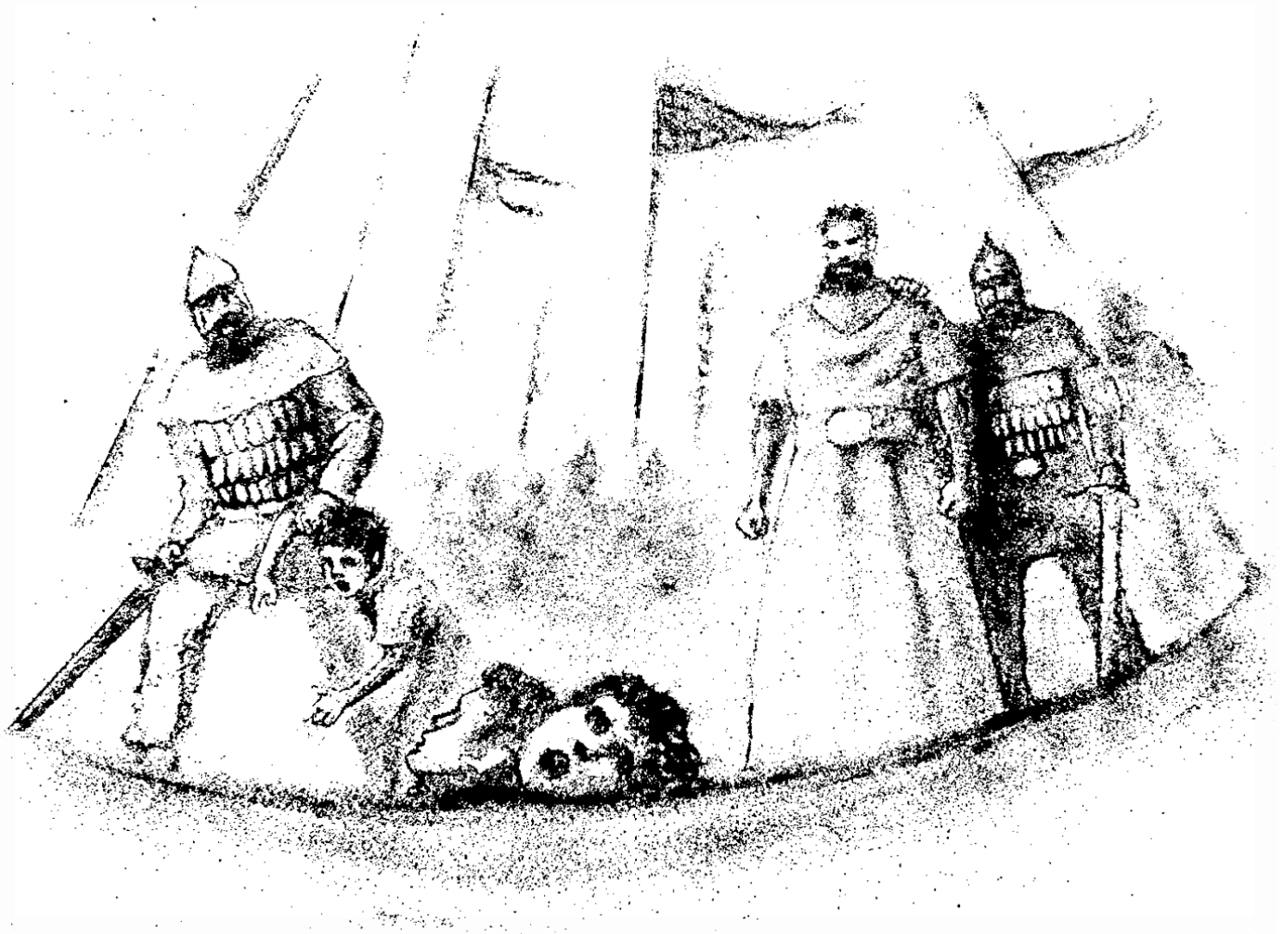
**610 après J.-C.  
Fin du règne de Phocas**



Si sa parcimonie et son impopularité l'ont perdu, Maurice n'en demeura pas moins un empereur compétent. Grâce à une diplomatie adroite, il avait écarté les menaces perses et lombardes. En réformant l'organisation administrative de l'Empire, il avait également contribué à améliorer sa défense et son fonctionnement. La formation des exarchats de Carthage et de Ravenne, préfigurant la réforme des thèmes<sup>33</sup>, sera bientôt étendue à toutes les régions de l'Empire. Ce nouveau système allait constituer un pilier de l'organisation administrative pour plusieurs siècles. Mais une des réalisations les plus importantes de Maurice demeure sans nul doute le *Strategikon*. Ce manuel militaire attribué à l'empereur codifie les réformes voulues par ce dernier et est le premier véritable jalon d'une pensée militaire proprement byzantine. Avec le *Tactica* de Léon VI le Sage (866-912) et le *Traité sur la guérilla* de Nicéphore Phocas (912/963-969), le *Strategikon* demeure l'un des plus importants ouvrages militaires byzantins du Moyen Âge. Il laissera une empreinte durable sur l'organisation et la doctrine militaire de l'Empire byzantin.

---

<sup>33</sup> Fondés au VII<sup>ème</sup> siècle sur le modèle des exarchats d'Italie et d'Afrique instaurés par Maurice (539/582-602), les thèmes étaient les circonscriptions administratives et militaires de l'Empire. Ils étaient dirigés par un général, le stratège, qui cumulait à la fois le pouvoir civil et militaire. Dans chaque thème, les hommes recrutés localement comme soldats se voyaient offrir des terres pour nourrir leur famille, et pour s'équiper. Ce modèle d'organisation fut étendu à tout l'Empire.



*L'exécution de Maurice et de ses fils.*

### ***Qui est le véritable auteur du Strategikon ?***

L'auteur du *Strategikon* n'est pas connu avec exactitude. Aujourd'hui encore, l'œuvre est seulement attribuée à l'empereur Maurice<sup>34</sup>. La première version imprimée du traité, due à Johann Scheffer en 1664, retenait déjà ce postulat. Une telle paternité a été contestée depuis. Scheffer a été accusé d'avoir tenté de conférer une plus grande valeur à sa publication en affirmant qu'il éditait l'œuvre d'un empereur. Depuis, d'autres historiens se sont penchés sur cette question sans pouvoir la résoudre définitivement. Il est vrai : l'idée selon laquelle un tel manuel aurait été écrit par l'empereur Maurice en personne au long de ses nombreuses campagnes militaires est séduisante. Elle renvoie dans l'imaginaire à Marc-Aurèle écrivant ses *Pensées* « chez les *Quades*<sup>35</sup>, au bord du *Granoua*<sup>36</sup> ». Bien que la paternité de Maurice sur le *Strategikon* soit contestée ou contestable, elle n'est pas pour autant à balayer d'un revers de main. L'historien François Aussaresses concluait en 1909 à ce sujet que « rien ne permet de le nier, rien ne le laisse affirmer catégoriquement, tout donne à le croire<sup>37</sup> ». De nombreux éléments sont en effet en faveur de l'empereur Maurice.

---

<sup>34</sup> Une des premières attributions du *Strategikon* fut attribuée à Urbicius auteur grec de textes consacrés à l'art militaire au V<sup>ème</sup> siècle. Les historiens s'accordent sur une erreur due à des copistes négligents.

<sup>35</sup> Peuple germanique occidental, connu notamment grâce à l'historien romain Tacite, actif du I<sup>er</sup> siècle au V<sup>ème</sup> siècle dans les Balkans.

<sup>36</sup> MARC-AURELE, *Pensées pour moi-même* (ca. 170 et 180 apr. J.-C.), Edition Garnier-Flammarion, Paris, 1992, 224 p., p. 42.

<sup>37</sup> AUSSARESSES (François), « L'auteur du *Strategikon* », in *Revue des Études Anciennes*, 1906, tome 8, n°1, Swets & Zeitlinger N.V, Amsterdam, 1967, 84 p., p. 23-39.

L'auteur du texte est manifestement un lettré, ce qui constituait une norme surtout pour les officiers de très haut-rang à cette période. Il tient à ce que ses officiers développent leur intelligence tactique. Ainsi, « *armé de la faveur de Dieu et, sans s'arrêter, mettant en œuvre ses compétences tactiques et stratégiques, il gère avec confiance l'armée qui lui est confiée et est capable de contrer les diverses machinations de l'ennemi*<sup>38</sup> ». Il est des missions, telles que la reconnaissance, qui exigent des officiers « *intelligence et vivacité plus que courage*<sup>39</sup> ». L'auteur n'est pas pour autant un stratège de chambre ou un officier de cour. Il est surtout et avant tout un soldat. Il connaît tous les principaux adversaires de l'Empire de l'époque et dresse des portraits détaillés de leurs mœurs politiques et pratiques guerrières. La précision et l'exactitude des conseils qu'il prodigue sur l'entraînement, les formations de combat, l'équipement ou la vie du soldat ne laissent pas de doute sur sa connaissance et son expérience militaire. Son intelligence ne se limite pas à cette seule expérience. L'auteur porte un regard critique sur son époque : « *l'état des armées a été longtemps négligé et est tombé dans l'oubli*<sup>40</sup> ». Il se veut également un réformateur : « *nous avons donc décidé d'écrire sur ce sujet [le manque d'entraînement des soldats et d'expérience des généraux] du mieux que nous pouvons, de manière succincte et simple, en nous inspirant en partie d'auteurs anciens et en partie de notre expérience limitée du service actif*<sup>41</sup> ». Détail d'importance, la préservation de l'Empire transparaît dans ses écrits : « *nous devons à*

---

<sup>38</sup> MAURICE, *Strategikon*, traduit par DENNIS (George T.), University of Pennsylvania Press (the Middle Ages Series), Philadelphia, 1984, 178 p., p.9.

<sup>39</sup> *Ibid.* p. 102.

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 8.

<sup>41</sup> *Id.*

*présent traiter des tactiques et caractéristiques de chaque race susceptible de causer des ennuis à notre Etat<sup>42</sup> » ; « L'Etat tire meilleur profit d'un général chanceux que d'un général courageux. Le premier atteint ses objectifs avec peu d'efforts tandis que l'autre n'y parvient pas sans risques<sup>43</sup> » ; « nous avons été motivés uniquement par le dévouement à la Nation<sup>44</sup> ». Lettré, soldat expérimenté, réformateur ayant le souci de l'Etat, l'auteur était manifestement un personnage de haut rang. Par ailleurs, les ennemis recensés dans le *Strategikon* correspondent parfaitement avec ceux du règne de Maurice : Perses, Avars, peuples turco-mongols et Huns, Francs, Lombards et enfin les Slaves. Tous sont là. Les Arabes ne sont jamais cités, à raison pour un ouvrage qui serait daté entre la fin du VI<sup>ème</sup> siècle et le début du VII<sup>ème</sup> siècle. Enfin, F. Aussaresses nous révèle un dernier indice probant : « Au commencement de son règne, dit Jean de Nikiou<sup>45</sup>, Maurice avait ordonné par une loi d'inscrire en tête de tous ses actes la formule : Au nom de Notre Seigneur Jésus Christ, notre Dieu et notre Sauveur. Or c'est par cette formule que débute le *Strategikon* : Puissent ce discours et ce travail avoir pour guide la T. S. Trinité, notre Dieu et notre Sauveur<sup>46</sup> ».*

Une autre hypothèse vraisemblable est également avancée. Maurice aurait seulement commandé et supervisé la rédaction du *Strategikon*. Sur ordre de l'empereur, un autre général aurait pu rédiger le manuel. Pourtant, l'implication

---

<sup>42</sup> *Ibid.* p. 113.

<sup>43</sup> *Ibid.* p. 94.

<sup>44</sup> *Ibid.* p.8.

<sup>45</sup> Evêque et historien byzantin à la fin du VII<sup>ème</sup> siècle. Auteur d'une chronique universelle, relatant l'histoire du monde depuis Adam jusqu'à la fin de la conquête musulmane au VII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>46</sup> AUSSARESSES, *op.cit.*, p. 23-39.

de l'auteur dans le texte est telle qu'il serait tentant de croire qu'elle est l'œuvre directe de Maurice. *In fine*, la question ne saurait être tranchée. Rien n'interdit cependant de continuer à croire de bonne foi que Maurice est bel et bien l'auteur du *Strategikon*. *A minima*, d'être convaincu que Maurice a ordonné la réalisation du traité. Une paternité indirecte, mais une paternité tout de même.





## **L'armée byzantine du *Strategikon*, caractéristiques et facteurs de supériorité opérationnelle**

L'intérêt d'une lecture du *Strategikon* ne se limite pas à ses seuls enseignements tactiques et opérationnels. Il y a bel et bien une dimension archéologique comme l'évoque le P<sup>r</sup> Coutau-Bégarie<sup>47</sup>. Il est ainsi possible de dresser un portrait fidèle de l'armée byzantine du début du VII<sup>ème</sup> siècle, ses caractéristiques principales et facteurs de supériorité opérationnelle. De cette étude, une armée à l'identité singulière, la triple fusion byzantine (1), transparaît. Une armée disposant avec le *Strategikon* d'une doctrine qui lui est propre (2) et faisant preuve d'une haute technicité (3).

### ***La triple fusion byzantine***

Selon Robert Byron, la grandeur de Byzance résidait dans ce qu'il appelait la triple fusion : un corps romain, un esprit grec et une âme chrétienne<sup>48</sup>. Le *Strategikon* de l'empereur Maurice, pourtant ouvrage technique et austère de stratégie et de tactique, illustre bien le syncrétisme dépeint par Byron.

### ***Une armée chrétienne***

« *Que la parole et l'action soient guidées par la sainte trinité, notre Dieu et sauveur, l'espoir inébranlable et l'assurance de l'assistance divine, qui dirige les*

---

<sup>47</sup> COUTAU-BEGARIE, *op. cit.*, p. 174.

<sup>48</sup> NORWICH, *op. cit.*, p. 434 & BYRON (Robert), *The Byzantine Achievement: An Historical Perspective: CE 330-1453*, Routledge Revivals, London, 2013, 354 p., chapitre 4.

*entreprises importantes et bénéfiques vers une conclusion favorable. Bien conscients de notre propre faiblesse, nous avons été motivés uniquement par le dévouement à la Nation. Si donc ce que nous avons écrit est déficient, la Sainte Trinité le mettra en ordre, le tournera à notre avantage et guidera ceux qui le liront. Que cela se fasse par l'intercession de la Sainte Vierge, l'immaculée et toujours vierge mère de Dieu, Marie, et de tous les saints, car béni soit notre Seigneur éternel. Amen »<sup>49</sup>.*

L'empereur Maurice, comme tout *basileus*, est le servant et le lieutenant de Dieu sur Terre, ce dernier lui ayant confié la charge de l'Empire. Il est donc naturel que l'empereur se place sous cette intercession divine dès le début de son traité de stratégie et de tactique. Une telle ferveur pourrait paraître surprenante, ou quelque peu dévote, de prime abord pour un ouvrage aussi technique. Envisagerions-nous de nos jours de débiter un recueil de recettes de cuisine ou un livre blanc sous les auspices bienveillants de la religion catholique ou de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ? Cette comparaison, aussi amusante soit-elle, n'est pourtant pas valide. Ce serait oublier que les Byzantins vivaient dans une société profondément religieuse. L'armée, composante majeure de l'Empire, était fortement empreinte de cette foi. Que le *Strategikon* de l'empereur Maurice démarre sur la déclaration précitée n'est ni neutre ni gratuit.

En effet, le pouvoir de l'empereur est de nature théologique. Certes, à l'instar de leurs prédécesseurs romains, les empereurs byzantins restaient à la merci de

---

<sup>49</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 8.

séditions militaires ou de révolutions de palais. Il n'était pas rare de voir l'armée proclamer ou détronner des *basileus*. L'autocratie impériale était donc modérée par l'usurpation. Mais le pouvoir impérial ne résidait pas uniquement sur ces bases. Une étape fondamentale devait avoir lieu au sein de la basilique Sainte-Sophie : le sacre par le patriarche de Constantinople. Même un empereur aussi sinistre que Phocas se pliera à cette règle. L'empereur n'est empereur que par la volonté divine. Dieu peut sanctionner les manquements de son lieutenant en le détrônant. Cette justification idéologique paraîtrait bien commode mais les Byzantins y croyaient certainement. L'Eglise ne pèse cependant pas exactement le même poids que le pouvoir impérial, un césaropapisme assumé. Il était dans la nature même des prérogatives de l'empereur d'intervenir dans les affaires de l'Eglise. Le *basileus* concentre les pouvoirs spirituels et temporels. Contrairement au pape, le patriarche n'est pas un chef d'Etat ou à la tête de l'Eglise orthodoxe. Il n'est que le premier dignitaire ecclésiastique<sup>50</sup> de l'Empire, choisi par l'empereur à l'issue d'un synode. Le patriarche peut toujours s'opposer au pouvoir impérial mais il court le risque d'être destitué. L'*Epanogôgè*<sup>51</sup>, promulguée par l'empereur Basile I<sup>er</sup> (811/867-886), atteste du lien étroit entre l'Etat et la religion : « *l'Empereur a l'obligation de défendre et de maintenir d'abord toutes les prescriptions de la Sainte écriture [...] L'Empereur doit être excellent dans l'orthodoxie et la piété, éclatant dans son zèle divin, en ce qui concerne les dogmes relatifs à la Trinité, aussi bien qu'en ce qui concerne les décrets touchant*

---

<sup>50</sup> Dans la hiérarchie impériale, le patriarche de Constantinople est au deuxième rang après le pape. Après le schisme de 1054, le patriarche de Constantinople est élevé premier dignitaire ecclésiastique de l'Empire byzantin.

<sup>51</sup> Ou « Introduction », une législation byzantine de droit public.

*l'économie selon la chaire de notre Seigneur Jésus-Christ* ».

Dans le domaine militaire, l'imbrication avec la religion n'a pas toujours été évidente malgré des débuts prometteurs. *In hoc signo vinces* : par ce signe, tu vaincras. En 312, à la bataille du pont de Milvius, Constantin (272/306-337), considéré comme le premier empereur byzantin, plaça ses troupes sous le signe de la croix, un chrisme<sup>52</sup> en l'occurrence. Les armées byzantines ne cessèrent dès lors d'arborer cet emblème dans leur *labarum*<sup>53</sup> sur les champs de bataille. Mais brandir des symboles chrétiens ne résolvait pas pour autant l'incompatibilité manifeste entre la vocation de soldat et les enseignements du Christ. D'importantes autorités religieuses se prononcèrent sur cette controverse. Basile le Grand (329-379), évêque de Césarée, recommanda une pénitence de trois années à l'encontre des soldats et l'absence de communion. Cette position quelque peu intransigeante fut finalement amplement atténuée par Athanase (296-373), patriarche d'Alexandrie. Ce dernier jugeait permis, voire élogieux, le métier des armes. Cette contradiction résolue, les armées furent imprégnées par la religion chrétienne. Une religiosité discrète mais sincère se retrouve donc dans le *Strategikon* : « *des prières peuvent être prononcées au camp le jour de la bataille avant que les troupes ne le quittent. Tous, le général et les autres officiers, guidés par le prêtre doivent réciter le Kyrie eleison*<sup>54</sup> à l'unisson. Alors, portées par l'espoir du

---

<sup>52</sup> Symbole chrétien primitif constitué des deux lettres grecques X (*chi*) et P (*rho*), soit les deux premières lettres du mot *Χριστός* (« Christ »).

<sup>53</sup> Etendard militaire portant le symbole chrétien du chrisme adopté à partir de Constantin I<sup>er</sup>.

<sup>54</sup> Dieu soit miséricordieux.

*succès, chaque meros<sup>55</sup> doit en quittant le camp crier le Nobiscum Deus<sup>56</sup> à trois reprises<sup>57</sup> ».*

Ces prescriptions religieuses concernent bien toute l'armée. Elles s'imposent particulièrement au commandant en chef qui doit être exemplaire : « *Avant de se mettre en danger, le général doit faire ses dévotions à Dieu. Alors, lorsqu'il se trouve en danger, c'est avec confiance qu'il peut prier Dieu comme un ami<sup>58</sup>* ». Quant à l'empereur, il était perçu comme un véritable champion de la chrétienté, ou du moins s'efforcer de l'être. Héraclius est un des empereurs byzantins qui symbolise le mieux cet exemple. Ses guerres, vantées dans les poèmes de George de Psidie<sup>59</sup>, conduites contre les Perses sassanides ont été imprégnées d'un fort sentiment religieux. Avant son départ en campagne en 624, Héraclius exhorta ses hommes à la prière et au martyr. Un des buts de cette campagne, outre la reconquête de territoires perdus et la réduction de la menace perse, n'était pas moins que la récupération de la relique de la Vraie Croix, de la Sainte Lance et de la Sainte Eponge ravies par les Sassanides en 614 lors de leur prise de Jérusalem. Les symboles et les emblèmes chrétiens étaient déjà sacralisés à l'époque du *Strategikon* : « *La bénédiction des drapeaux. Un ou deux jours avant que les hostilités ne commencent, les merarchs<sup>60</sup> doivent s'assurer que les drapeaux soient bénis et les remettre aux portes*

---

<sup>55</sup> Formation de trois *moira*, environ 6 000 à 7 000 hommes.

<sup>56</sup> Que Dieu nous assiste.

<sup>57</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 33.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>59</sup> Poète grec et courtisan, contemporain d'Héraclius.

<sup>60</sup> Le *merarchēs* ou *mérarque* est un rang militaire byzantin comparable à celui de général de division.

*enseigne des tagmas*<sup>61 62</sup> ». En campagne, il était fréquent que les armées byzantines emportent avec elles des icônes ou de grandes croix. Telle était le cas de l'armée d'Héraclius lors de son offensive contre les Perses. Une icône christique y faisait office d'étendard. Enfin, l'Eglise était également concernée par cette mobilisation religieuse. Lors des campagnes militaires, il était demandé à tous les moines de l'Empire de prier pour l'armée. Lorsque des villes étaient assiégées, un support moral était également apporté par les autorités ecclésiastiques locales. A Constantinople, placée sous la protection de la Vierge, le patriarche tint ce rôle à de nombreuses reprises arborant sur les remparts des icônes représentant la vierge *Théotokos*<sup>63</sup>. Il était en revanche strictement prohibé aux religieux de participer aux combats, sous peine d'excommunication. A l'inverse de l'Occident, l'Empire byzantin n'a jamais connu d'ordres religieux militaires.

---

<sup>61</sup> Formation ou unité d'environ 300 hommes.

<sup>62</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 65.

<sup>63</sup> Mère de Dieu.



*Représentation d'un soldat byzantin de la fin du VIème  
siècle et d'un chrisme.*

En tant que chrétien, l'empereur doit promouvoir la paix et ne pas verser inutilement le sang. Certes, l'armée byzantine et ses empereurs ont été coupables d'actes d'une indéniable cruauté<sup>64</sup>. Pour autant, cette réticence à la violence n'était pas qu'une posture idéologique. La guerre se devait d'être juste, commandée par le Prince, afin de défendre la chrétienté. Cet impératif moral est bien rappelé dans le *Strategikon* : « *Les motifs de la guerre doivent être justes*<sup>65</sup> ». La religion occupe un rôle idéologique important dans l'armée byzantine. Cette caractéristique se ressent dans le *Strategikon* de manière révérencielle et discrète. Discrète car aussi importante soit-elle, la foi ne doit pas occulter les réalités militaires. Les enseignements du *Strategikon* se distinguent par leur bon sens pratique et leur simplicité. Ils ne sauraient être obérés par des considérations idéologiques envahissantes. L'auteur du texte ne se méprend pas. Si Dieu peut intervenir, la stratégie et l'intelligence comptent tout autant : « *Car ce n'est pas, comme le profane peut le croire, par le nombre d'hommes, par une aveugle hardiesse, ou par un simple assaut que l'issue des batailles se décide mais, grâce à Dieu, par la stratégie et le talent*<sup>66</sup> ». Par ailleurs, l'auteur recommande un temps précis et dédié pour prier : au camp, le jour de bataille. Il s'insurge contre l'habitude prise de

---

<sup>64</sup> En 1014, Basile II (958/976-1025) défait les bulgares du Tsar Samuel à la bataille de Kleidion. Il ordonne de crever les yeux des soldats survivants et renvoie 14 000 à 15 000 Bulgares mutilés conduits par un borgne épargné pour cent aveugles. Devant l'arrivée de son armée martyrisée, le Tsar serait mort de chagrin. Ce récit est à l'origine du qualificatif de « Bulgaroctone » ou « Tueur de Bulgares » attribué à Basile II. Une certaine vision de la guerre en quelque sorte...

<sup>65</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 84.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 23.



hurler des cris d'encouragement lors des combats, quand bien même ces derniers auraient une connotation religieuse : « *Dès que l'armée quitte le camp pour se mettre en position pour la bataille, un silence absolu doit régner et aucun mot inutile ne doit être prononcé. Ainsi, l'armée reste en bon ordre, et les ordres des officiers sont plus faciles à comprendre. L'état d'esprit de la charge est insufflé par les circonstances immédiates, la nécessaire proximité des rangs et la présence de l'ennemi, aucun autre signe n'est requis*<sup>67</sup> ». In fine, tout peut se résumer dans les premiers pages de l'ouvrage. A l'invocation sacrée, empreinte de déférence, envers Dieu, Marie, et tous les saints de l'incipit succède immédiatement le premier chapitre dédié à l'entraînement du soldat individuel ; des considérations nettement plus prosaïques et utilitaires pour un manuel militaire.

#### *Les dépositaires de la culture militaire gréco-romaine*

Outre cette âme chrétienne sincère mais discrète, le *Strategikon* rappelle que les Byzantins assumaient bien l'héritage militaire gréco-romain. L'avantage d'un tel legs paraît évident. En s'appropriant une culture militaire accumulée et éprouvée depuis des siècles, les Byzantins pouvaient élargir leurs champs de réflexion et modes d'actions. Ce faisant, ils pouvaient mettre en œuvre des méthodes, des tactiques et des ruses bien rodées pour mieux défaire leurs ennemis. Ces derniers, le plus souvent des tribus germaniques ou des peuples des steppes au VI<sup>ème</sup> et au début du VII<sup>ème</sup> siècles, ne pouvaient pas se prévaloir d'un tel héritage. De tels adversaires privilégiaient un ou plusieurs modes d'actions conformes à leurs us et coutumes guerrières. La gamme tactique des ennemis de

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 33.

l'Empire, aussi redoutable soit-elle, n'était donc pas aussi variée. Ce patrimoine militaire gréco-romain conférait ainsi un léger avantage aux armées byzantines. L'appropriation de cet héritage obéit enfin à une autre motivation. Si l'auteur du *Strategikon* invoque tant les « anciens », c'est pour mieux légitimer ses propres écrits. Leurs enseignements font encore autorité et référence. L'intérêt d'un si haut patronage est donc de conférer au traité une légitimité accrue.

Vis-à-vis des anciens, l'auteur affiche une humilité certaine : « *Ce faisant, nous ne prétendons pas innover ou essayer d'améliorer les anciens. En effet, en adressant leurs écrits à des hommes expérimentés qui pouvaient aisément comprendre des arguments difficiles, ils ont traité de sujets qui ne sont pas facilement compris des profanes et ont passé sur des notions élémentaires dont l'exposition est particulièrement nécessaire de nos jours*<sup>68</sup> ». L'ambition de l'auteur est empreinte de modestie : « *Eh bien, nous avons réfléchi sur ces thèmes du mieux que nous le pouvions, nous servant de notre propre expérience et des autorités du passé, et nous avons mis par écrit ces réflexions au bénéfice de quiconque pourra les lire*<sup>69</sup> ». Il se voit simplement comme un continuateur dont l'objectif serait la vulgarisation et la transmission de connaissances militaires basiques à ses contemporains : « *Nous avons donc conçu une modeste exposition élémentaire, ou plutôt une introduction [...] à ceux qui désirent acquérir, de manière plus approfondie, une meilleure connaissance de la tactique ainsi que des anciennes théories*<sup>70</sup> ».

---

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 8.

L'importance des emprunts aux anciens varie. Dans certains cas, la référence est appuyée car l'auteur la considère cruciale. Tel est le cas de la formation de bataille de la cavalerie ou de la profondeur de la ligne d'une unité : *« C'est avec ceci à l'esprit que les anciens auteurs militaires organisaient leurs armées en droungoi, divisions et moiras<sup>71</sup> avec un effectif variant selon ce que les conditions dictaient [...] Ainsi formés, ils peuvent rapidement porter secours à une unité qui perdrait pied dans la bataille. Ils ne se rangent pas sur une seule ligne de bataille [...] en misant le sort de dizaine de milliers de cavaliers sur un coup de dé. Mais ils forment deux, parfois même trois lignes, distribuant les unités en profondeur, spécialement lorsque leurs troupes sont nombreuses et qu'ils peuvent facilement entreprendre toute sorte d'action. Ranger l'armée entière en une ligne de bataille, spécialement lorsqu'elle est composée de lanciers, c'est selon notre opinion se préparer à subir un grand malheur<sup>72</sup> »* ; *« Aussi loin que remonte l'étude de la profondeur de la ligne, les anciennes autorités écrivaient qu'il était considéré autrefois suffisant de former les tagmas<sup>73</sup> profondes de quatre rangs. Une plus grande profondeur était considérée inutile et n'était pas mise en pratique<sup>74</sup> »*. En d'autres matières, l'apport des anciens, tels que Polybe ou Homère, relève davantage de la transmission ou du rappel d'une pratique éprouvée : *« Change souvent d'apparence pour avoir l'air différent*

---

<sup>71</sup> Le « droungoi », ou « moira », était une formation de 1 000 à 2 000 hommes dans le *Strategikon*. Un « droungoi », ou « moira », était formé de trois « banda » ou « tagma » d'environ 300 hommes.

<sup>72</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 23.

<sup>73</sup> Le tagma ou encore arithmos ou bandon est une formation de 300 hommes.

<sup>74</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 27.

*pendant la formation de la ligne de bataille, avant la charge, pendant la rencontre avec l'ennemi, quand tu manges et lorsque tu dors. En agissant ainsi tu ne seras pas facilement capturé par l'ennemi ou par quelques conspirateurs. Hannibal le Carthaginois utilisait des perruques et différents styles de barbes, les barbares pensaient ainsi qu'il était un être surnaturel<sup>75</sup> » ; « Les troupes doivent être alignées sur plusieurs lignes et le nombre de charges effectué contre l'ennemi doit rappeler les mots du poète : vous qui n'êtes pas fatigués pouvez facilement ramener les hommes las de la guerre vers la cité<sup>76</sup> ». D'une manière générale, les références aux anciens irriguent l'ensemble du traité. Toutefois, à l'instar de la religiosité du texte, l'empreinte n'est pas massive et systématique. Elle reste savamment dosée, probablement dans le but d'apporter la caution morale juste suffisante aux enseignements développés dans le *Strategikon*. Ce traité conserve son génie propre. Il n'est pas une paraphrase de la pensée militaire classique.*

La continuité avec l'Empire romain est bien plus manifeste et significative dans la terminologie et les ordres employés. La transition du latin au grec dans l'Empire s'amorça progressivement dès le règne de Justinien. Elle n'était pas manifestement pas achevée à l'époque de Maurice dans le domaine militaire. Le *Strategikon* utilise donc à la fois des termes grecs, latins et mêmes germaniques en certaines circonstances. Pour nommer les officiers supérieurs, des grades en grec sont préférés : « *strategos* » ou « *hypostrategos*<sup>77</sup> ». Pour des rangs

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 90. Ici l'auteur du *Strategikon* cite Polybe.

<sup>76</sup> *Id.* Ici l'auteur du *Strategikon* cite l'Iliade d'Homère.

<sup>77</sup> Général et général de corps d'armée ou lieutenant général.

inférieurs le latin est maintenu : « *dux* » ou « *comes*<sup>78</sup> ». Le *dux* commande une *moira* ou *droungoi*, termes grecs, soit une formation de 1 000 à 2 000 hommes. Le *comes* dirige quant à lui un groupe de 300 hommes. La dénomination de cette dernière unité varie dans le texte avec trois origines linguistiques différentes mais toujours la même signification : le *tagma*<sup>79</sup>, l'*arithmos*<sup>80</sup> ou un *bandon*<sup>81</sup>. Trois *bandon*, *tagmas* ou *arithmos* constituaient une *moira* ou *droungoi*. S'agissant de la désignation des troupes, le latin perdure également : sans prétendre à l'exhaustivité, le *Strategikon* évoque les « *koursores* » et « *protokoursores*<sup>82</sup> », unités en formation lâche dédiées à des tâches de reconnaissance ou d'harcèlement, les « *defensores* », formations en rangs serrés aptes à tenir une ligne de bataille, les « *bucellari*<sup>83</sup> », garde d'élite attachée au général et force d'assaut, ou encore les « *deputatoi*<sup>84</sup> », auxiliaires médicaux.

Quant aux ordres, la plupart sont donnés en latin et certains tirés directement des légions romaines. Tel est le cas notamment des commandements prescrits peu de temps avant une mêlée : « *Silentium* (Silence) ; *Mandata captate*

---

<sup>78</sup> D'où proviennent les mots « duc » et « comte ».

<sup>79</sup> Terme grec signifiant formation.

<sup>80</sup> Pluriel du latin *numerus*.

<sup>81</sup> Terme germanique désignant à la fois un étendard et une bande de guerriers.

<sup>82</sup> Du latin *cursores* : course, vitesse. Dans les faits, les unités, notamment celles de cavalerie, devaient être capables de varier de formation passant du statut de *koursores* à celui de *defensores* et réciproquement.

<sup>83</sup> Littéralement, les « mangeurs de biscuit ». Cette appellation a pour origine le pain déshydraté fourni aux soldats. Unités privées aux ordres des généraux, ils seraient devenus progressivement une force sous contrôle de l'Etat.

<sup>84</sup> Du latin *deputati* et prononcé en grec.

(Comprenez vos ordres) ; *Non uos turbatis* (Ne soyez pas anxieux) ; *Ordinem seruate* (Gardez votre position dans le rang et la file) ; *Bando sequite* (Suivez l'étendard) ; *Nemo demittat bandum et inimicos seque*<sup>85</sup> » (Ne dépassez pas l'étendard pour poursuivre l'ennemi). En mettant en exergue de façon graduée juste avant le choc d'un combat furieux, la valeur hiérarchique, le calme et la cohésion, ces ordres s'avèrent intemporels. Toutes les qualités militaires précitées sont en effet toujours exigées des militaires. Enfin, lorsque que la mêlée est véritablement imminente, le commandement est « *Parati* » (Tenez-vous prêts). Un officier crie « *Adiuta* » (Aide-nous). Tous les soldats reprennent à l'unisson « *Deus* » (Ô Dieu). La conservation d'une terminologie et d'ordres en latin n'était pas que du pur conservatisme. Il s'agissait bien là de faire perdurer l'héritage militaire gréco-romain, d'en être le dépositaire et le continuateur.

L'armée byzantine du VII<sup>ème</sup> siècle dépeinte dans le *Strategikon* a une identité bien singulière : une âme chrétienne revendiquée et un héritage gréco-romain assumé. La diversité de ces influences ne semble pas constituer une faiblesse mais révèle au contraire plusieurs forces. Une idéologie religieuse capable de mobiliser tout l'Empire pour la défense de la chrétienté. Un legs militaire de plusieurs siècles provenant d'une des meilleures armées du monde : l'armée romaine. Cet ensemble conférait à l'armée byzantine une légitimité, une autorité morale certaine et un répertoire tactique appréciable, soit autant de facteurs de supériorité opérationnelle. Les Byzantins ne vont pas pour autant rester indéfiniment sur ces acquis. En ce sens, le *Strategikon* peut être vu comme le premier

---

<sup>85</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 37 et p.135.

développement abouti d'une pensée militaire proprement byzantine.

***Le Strategikon, préliminaire d'une doctrine militaire spécifiquement byzantine.***

*La pensée militaire byzantine avant le Strategikon*

Le *Strategikon* surgit-il de nulle part ? Existe-t-il une doctrine byzantine établie avant la parution du manuel attribué à Maurice ? En d'autres termes, dans quel contexte doctrinal intervient l'œuvre attribuée à Maurice ? Une littérature militaire byzantine antérieure au *Strategikon* existe bien. Elle demeure cependant assez embryonnaire ou encore peu prolixe. Il n'est donc pas exagéré de considérer le *Strategikon* comme une étape importante, sinon fondatrice, dans l'élaboration des manuels militaires byzantins.

Le *Taktikon* d'Urbicius, un haut fonctionnaire impérial contemporain de l'empereur Anastase (430/491-518) est un des premiers ouvrages connus. Il ne demeure cependant qu'un résumé focalisé sur de la terminologie de la *Techne Taktike* d'Arrien<sup>86</sup>. Le texte d'Urbicius est de toute façon trop limité pour avoir servi de base au *Strategikon*. L'ambition des deux ouvrages et leurs apports respectifs ne semblent pas comparables. Le deuxième ouvrage qui aurait pu inspirer le *Strategikon* pourrait être l'abrégé de Syrianos ou compendium de Syrianos Magister. Cette œuvre est une compilation de trois traités militaires

---

<sup>86</sup> Ecrivain, militaire et administrateur romain d'origine grecque (85-146 apr.J.-C.). Fidèle de l'empereur Hadrien (76/117-138 apr.J.-C.), Arrien assumait de hautes fonctions militaires et administratives au sein de l'Empire au cours du II<sup>ème</sup> siècle apr.J.-C.

distincts : le *Naumachiae* sur la guerre navale, incluant des recommandations sur les équipements, les signaux et la stratégie ; le *De Re strategica* dédié à la tactique terrestre, à la poliorcétique et comportant des développements relatifs au renseignement et aux stratagèmes ; enfin, le *Rhetorica militaris* consacré aux discours et exhortations des généraux avant la bataille. L'abrégé de Syrianos a été daté initialement au VI<sup>ème</sup> siècle. La datation de cet ouvrage, marqué par une certaine atemporalité et l'absence de références historiques précises, restait délicate. Des recherches historiques plus récentes et plus concluantes<sup>87</sup> situent désormais l'œuvre de Syrianos entre la fin du IX<sup>ème</sup> siècle et le début du X<sup>ème</sup> siècle. Il serait donc postérieur au *Strategikon* et n'aurait pu, en conséquence, l'influencer d'une quelconque manière. Quoi qu'il en soit, l'abrégé de Syrianos se veut une éducation à la guerre à l'attention des généraux et des dignitaires impériaux. Il n'a pas pour objet de fournir des instructions pratiques applicables en campagne. Syrianos ressemble donc davantage à un stratège de cour. Ici encore, l'ambition diffère de celle du *Strategikon*, un manuel écrit par un soldat pour des soldats. Une dernière hypothèse, plus probante en termes d'inspiration, est celle d'Onosandre. Cet écrivain grec du I<sup>er</sup> siècle de notre ère est l'auteur du *Stratêgikos*<sup>88</sup>, un traité militaire d'une trentaine de chapitres. Le traité couvre un large spectre de sujets tels que le choix du général, la composition de l'état-major et la conduite d'une expédition militaire dans tous ses domaines : exercices, campements, logistique, renseignement et la tactique lors des combats. L'ensemble est très théorique et dépourvu

---

<sup>87</sup> RANCE (Philip), « The date of the military compendium of Syrianus Magister (Formerly the sixth-century anonymus Byzantinus) », *Byzantinische Zeitschrift* 100.2, 2007, p. 701-737.

<sup>88</sup> Ou le traité du général.



d'exemples historiques. Ce faisant, malgré son antériorité, ce traité diffère ici encore du pragmatisme du *Strategikon* de Maurice.

*Le Strategikon, un manuel de campagne résolument pratique et exhaustif*

Le caractère pratique du *Strategikon* le distingue des ouvrages précédents. Dès la préface, l'auteur témoigne de sa volonté d'écrire de manière succincte et simple : « *Nous n'avons pas prêté attention aux subtilités d'une écriture gracieuse ou de belles paroles [...] Nous nous sommes plutôt préoccupés de l'utilité pratique et de la brièveté de l'expression*<sup>89</sup> ». Les nombreux schémas tactiques présents dans le manuel s'inscrivent dans cette veine. Ces diagrammes illustrent le texte dans un but de clarté et d'accessibilité<sup>90</sup>. La qualification de manuel de campagne correspond ainsi pleinement au *Strategikon*. L'autre dissemblance majeure avec les traités militaires précédemment évoquées tient au statut de l'auteur. Ce dernier, qu'il s'agisse de Maurice ou non, était manifestement un militaire expérimenté et non un stratège de cour. L'objectif de l'auteur est également clairement fixé. L'écriture de ce manuel est motivée par le souci de réformer et de réorganiser l'armée : « *L'état des forces armées a été longtemps négligé et est complètement tombé en déshérence, de sorte que ceux qui assument le commandement des troupes ne comprennent pas même les choses les plus évidentes et se heurtent à toutes sortes de difficultés. On reproche parfois aux soldats un manque d'entraînement, parfois aux généraux un manque*

---

<sup>89</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 7.

<sup>90</sup> Deux de ces diagrammes sont représentés dans le mémoire à partir de la traduction de Georges T. DENNIS.

*d'expérience. Nous avons donc décidé d'écrire sur ce sujet, du mieux que nous le pouvons, de manière succincte et simple, en nous appuyant en partie sur des auteurs anciens et en partie sur notre expérience limitée du service actif, en ayant davantage le souci de l'utilité pratique que des belles paroles<sup>91</sup> ». Le Strategikon doit répondre à cette urgente nécessité. Pour ce faire, l'auteur souhaite concevoir « une modeste exposition élémentaire, ou plutôt une introduction, pour ceux qui se consacrent à la fonction de général afin qu'elle soit accessible à ceux qui désirent acquérir, de manière plus approfondie, une meilleure connaissance de la tactique ainsi que des anciennes théories<sup>92</sup> ».*

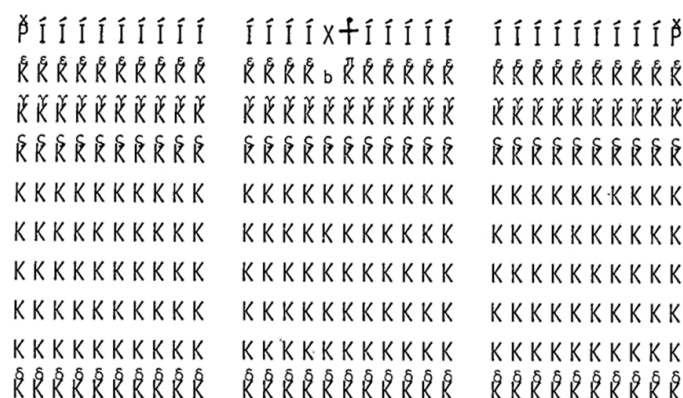
---

<sup>91</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 7.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 8.

### Formation d'une tagma de 310 hommes.

« Voici le schéma de la tagma lorsqu'elle a été disposée pour la bataille et qu'elle entame sa marche vers l'ennemi. Elle doit absolument marcher en ordre ouvert afin que les cavaliers ne se gênent pas les uns les autres et ne se fatiguent pas avant le combat. Ils doivent se tenir suffisamment éloigné les uns des autres de sorte que chaque cavalier puisse à tout moment faire une volte. L'ordre correspondant est « Ouvrez les rangs. Marche ». Puis les soldats chevauchent avec aisance contre l'ennemi dans la formation illustrée sur le schéma<sup>93</sup> ».

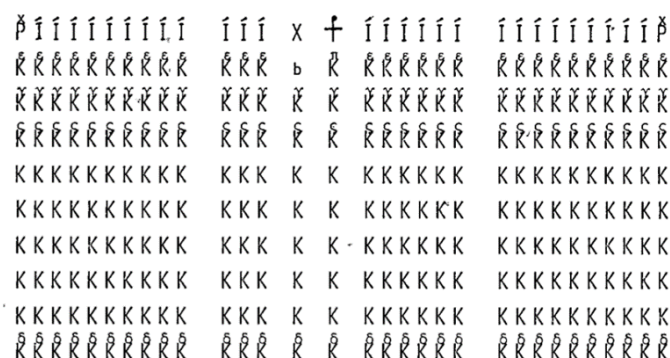


Légende		
<b>+</b>	Porte-étendard.	<b>K</b> Pentarch avec lance et bouclier : commandant 5 hommes
<b>X</b>	Le commandant de la tagma.	<b>K</b> Cavalier avec arc mais sans bouclier.
<b>b</b>	Trompette.	<b>K</b> Cavalier, arrière garde avec arc et bouclier.
<b>K</b>	Le porteur de cape.	<b>K</b> Cavalier avec arc mais sans bouclier.
<b>P</b>	Hekatontarch (ou ilarch) commandant cent hommes.	<b>K</b> Cavalier avec n'importe quelle arme qu'il sache manier.
<b>f</b>	Dekarch avec lance et bouclier : commandant 10 hommes.	

<sup>93</sup> Ibid., p. 35.

*Schéma de la même tagma avec les deux flancs et  
l'arrière-garde en ordre serré.*

« Lorsque notre ligne est à trois ou quatre flèches de celle de l'ennemi (selon les circonstances), la décision de resserrer les rangs par les flancs et l'arrière doit être prise, l'ordre est : « Serrez les rangs ». Les rangs se serrent alors progressivement tout en continuant d'avancer. Les archers commencent à tirer et toute la ligne en ordre serré débute la charge, comme le présente le schéma<sup>94</sup> ».



Légende		
+	Porte-étendard.	P Pentarch avec lance et bouclier : commandant 5 hommes
X	Le commandant de la tagma.	K Cavalier avec arc mais sans bouclier.
b	Trompette.	P Cavalier, arrière garde avec arc et bouclier.
P	Le porteur de cape.	K Cavalier avec arc mais sans bouclier.
P	Hekatontarch (ou ilarch) commandant cent hommes.	K Cavalier avec n'importe quelle arme qu'il sache manier.
f	Dekarch avec lance et bouclier : commandant 10 hommes.	

<sup>94</sup> Ibid., p. 37.

Cette modeste exposition élémentaire n'en est pas moins exhaustive. Le traité comporte douze livres. Le premier livre est une grande introduction en neuf chapitres relatifs à l'organisation générale d'une armée. Les deuxième et troisième livres détaillent l'organisation au combat d'une armée de cavalerie. Le quatrième livre est dédié aux embuscades, le cinquième à la logistique et au ravitaillement. Le sixième livre détaille les manœuvres à pratiquer à l'entraînement. Le septième livre est consacré au commandement d'une armée au combat. Il est scindé en deux parties et expose la conduite à tenir avant et pendant une bataille. Le huitième livre, destiné spécifiquement aux généraux d'armées, est un ensemble de conseils et de maximes. Le neuvième livre traite de manœuvres spécifiques telles que les attaques surprises, les combats nocturnes et les incursions en territoire ennemi. Le dixième livre évoque les sièges. Le onzième livre, particulièrement original, est entièrement consacré à l'étude des ennemis de l'Empire byzantin. Le dernier livre contient quatre parties de taille variable : les ordres de batailles interarmes, l'infanterie en une vingtaine de chapitres, les campements et enfin la chasse comme entraînement collectif et individuel lors de campagnes militaires.

Si le *Strategikon* assume l'héritage militaire gréco-romain, il constitue toutefois le premier traité militaire byzantin véritablement abouti. Il fut d'ailleurs une véritable pierre angulaire pour les manuels ultérieurs. Les *Problemata*<sup>95</sup> daté vers 880 de l'empereur Léon VI le Sage (866/886-912) contient de nombreux extraits du *Strategikon*. Les *Tacticae constitutiones*<sup>96</sup> du même empereur écrit entre

---

<sup>95</sup> Ou « Problèmes ».

<sup>96</sup> Ou « Courte instruction de la tactique de la guerre ».

895 et 908 est une réédition du *Strategikon* avec des ajouts sur de nouveaux ennemis tels que les Arabes et les Hongrois, et des développements sur la guerre navale. Le *Sylloge Tacticorum*<sup>97</sup>, datant du milieu du X<sup>ème</sup> siècle, s'appuie également partiellement sur le *Strategikon*. Parmi d'autres traités, peuvent également être mentionnés le *De velitatione bellica*<sup>98</sup> attribué à l'empereur Nicéphore II Phocas. Un manuel centré sur la guérilla, les raids et escarmouches afin de théoriser les combats frontaliers opposant les Byzantins aux Arabes. Le *Praecepta militaria*<sup>99</sup> du même empereur, rédigé vers 969, décrit des combats plus conventionnels dans des batailles rangées. Le *Tactica*<sup>100</sup>, écrit aux environs de l'an 1000 par le général byzantin Nicéphore Ouranos sous le règne de Basile II est également connu. Enfin, les *Conseils et récits d'un gentilhomme byzantin* de Kékauménos, général byzantin d'origine arménienne peut également être cité. Œuvre originale, datée entre 1075 et 1078, elle n'est pas exclusivement centrée sur les affaires militaires et prodigue de nombreux conseils relatifs à la conduite des charges publiques.

Nombre de ces traités s'inspirent les uns des autres. Certains ne sont que des mises à jour des ouvrages passés. Prenant en compte des préoccupations militaires de leurs temps, ils proposent en réponse les évolutions nécessaires. D'autres, plus novateurs, constituent de véritables ruptures. En tout état de cause, il ressort de cette brève compilation la certitude que les Byzantins ont été capables, au-delà de l'héritage militaire gréco-romain, de concevoir

---

<sup>97</sup> Ou « Compilation de tactiques ».

<sup>98</sup> Ou « Traité sur la guérilla ».

<sup>99</sup> Ou « Présentation et composition sur la guerre de l'empereur Nicéphore Phocas ».

<sup>100</sup> Ou « De la tactique ».

leur propre doctrine militaire. Le *Strategikon* attribué à Maurice demeure une étape décisive car fondatrice dans l'élaboration de ce corpus doctrinal.

### ***Une armée mobile d'une haute technicité***

#### *La cavalerie, arme de combat principale de l'Empire*

« Le général ferait bien d'avoir plus de cavalerie que d'infanterie. La seconde n'est utilisée que pour le combat rapproché tandis que la première peut facilement poursuivre ou retraiter, et démontés, les hommes sont prêts à combattre à pied<sup>101</sup> ».

Si le *Strategikon* se veut exhaustif, tous les sujets traités ne sont pas d'égale importance. Certains, tels que la cavalerie, sont prépondérants. Cette dernière y occupe une place centrale et un soin tout particulier lui est apporté. L'équipement, l'entraînement et les formations de combat de la cavalerie sont décortiqués en détail et avec une rare minutie. Les autres armes et fonctions, si elles sont bien abordées, ne bénéficient pas du même niveau d'attention. La raison tient en un renversement des rôles : la cavalerie est devenue l'arme de combat principale au détriment de l'infanterie. Trois livres sur douze lui sont intégralement dédiés et, d'une façon générale, les instructions relatives aux troupes montées irriguent l'ensemble du traité. Certes, le développement croissant du rôle de la cavalerie n'était pas nouveau et son essor était déjà nettement perceptible dans l'armée romaine tardive. Le *Strategikon* acte définitivement ce changement qui ne se justifie pas seulement à l'aune de seules considérations tactiques. La primauté de la cavalerie est un paradigme nouveau qui

---

<sup>101</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 90.

obéit également à des considérations opérationnelles et stratégiques bien spécifiques. Elle était simplement devenue l'arme la plus efficace pour défendre l'Empire. Au niveau stratégique, la multitude des menaces exigeait une réponse militaire rapide tous azimuts. Or, la cavalerie, du fait de sa mobilité et de sa souplesse, faisait naturellement preuve d'une plus grande célérité, bénéficiait d'un plus large rayon d'action, s'extirpait plus aisément d'une situation compromise et, du fait de sa relative ubiquité, était apte à gérer successivement plusieurs menaces. La cavalerie byzantine incarnait déjà à l'époque les principes de guerre énoncés par le Maréchal Foch en 1903 : économie des forces, liberté d'action, libre disposition des forces et sûreté. Parallèlement, l'Empire, déjà confronté à des difficultés financières sérieuses sous Maurice, ne pouvait se permettre de déployer d'importantes troupes de fantassins dans tous les points sensibles du territoire. Au niveau opérationnel et tactique, la cavalerie était également préférée par sa capacité à conduire des campagnes brèves depuis des points fixes du territoire et par sa polyvalence. Au combat, les Byzantins devaient faire face à deux adversaires mortels faisant un usage massif de troupes montées, lourdes ou légères : les Perses sassanides et les Avars. Leurs tactiques étaient fondées sur la vitesse, la surprise, le mouvement et le choc, le repli et la contre-charge. L'armée byzantine assimila donc les méthodes de ses ennemis, et parfois même ses armes et matériels de guerre. L'armée romaine en son temps ne fit pas moins. Enfin, la cavalerie correspondait à la conception et la mentalité byzantine de la guerre. Compte tenu des ressources de l'Empire et de la diversité des menaces, détruire l'ennemi était rarement le but recherché. Cet objectif était au mieux tout à fait inatteignable au pire aléatoire et pouvait se solder par une déroute. Dans ces conditions, les troupes montées étaient



nettement plus attractives. Elles pouvaient s'extraire plus facilement de déploiements ou d'engagements hasardeux, contenir un ennemi par une poursuite prudente ou le harceler rapidement dès que l'occasion s'en présentait. La représentation commune de l'armée romaine était le légionnaire ; celle de l'armée byzantine à la fin du VI<sup>ème</sup> et au début du VII<sup>ème</sup> siècles doit être un cavalier polyvalent capable de manier la lance et l'arc composite<sup>102</sup>, de combiner le choc, le mouvement et l'embuscade par un entraînement intensif.

---

<sup>102</sup> Le *Strategikon* ne fait pas mention des célèbres clibanaires et cataphractes. Ces cavaliers lourds, plus spécialisés, apparaîtront plus tard dans l'armée byzantine. Le lancier-archer est le cavalier de référence. Il est également fait mention des *Bucellarii*, cavalerie de choc d'élite.



*Cavaliers byzantins de la fin du VI<sup>ème</sup> siècle au combat.*

Le *Strategikon* mentionne toutefois d'autres troupes. L'auteur du texte tient en effet à réhabiliter l'infanterie en lui consacrant des développements conséquents dans le douzième livre : « *Ensuite, nous devons discuter de l'infanterie, un sujet qui a été longtemps négligé et presque oublié au fil du temps, mais qui, à notre avis, mérite la plus grande attention. Il s'agit de traiter de son entraînement, mais aussi de son armement et de son équipement, et de tout ce qui concerne la formation et l'organisation traditionnelles de ces troupes. Nous en avons fait un résumé par écrit et nous le donnons aux officiers concernés, afin qu'ils en prennent connaissance et le mettent en pratique*<sup>103</sup> ». L'apogée de l'ère de la cavalerie ne signifiait pas que l'infanterie était devenue obsolète ou inexistante. Son rôle s'était surtout amoindri : auparavant outil décisif, elle avait désormais pour mission principale, sinon exclusive, de s'emparer du terrain et de le tenir. Elle pouvait également se voir confier la mission de former des carrés dans les moments critiques<sup>104</sup> afin de protéger l'ensemble de l'armée. Aux côtés des forces conventionnelles impériales, deux autres catégories de troupes sont présentes dans le *Strategikon*. En premier lieu, les *foederati*, contingents étrangers alliés ou soumis à l'Empire et sur lesquels pèsent un service militaire. La méfiance à leur encontre est vivement recommandée. Ces troupes sont jugées peu fiables et le même conseil de prudence est répété plusieurs fois dans le manuel : « *Les hommes de la même race que l'ennemi doivent être renvoyés à l'avance et ne doivent pas être menés à la bataille contre leur propre peuple*<sup>105</sup> [...] Longtemps avant

---

<sup>103</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 137.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 66.

*la bataille, les troupes de la même race que l'ennemi doivent être séparées de l'armée et envoyées ailleurs afin d'éviter qu'elles ne passent à l'ennemi à un moment critique*<sup>106</sup>[...] *Les hommes de la même race que l'ennemi doivent être isolés avant le jour de la bataille et envoyés n'importe où sur un prétexte plausible*<sup>107</sup> ». Un certain cynisme est également de mise : « *Les contingents étrangers autonomes doivent être alignés selon leurs propres coutumes. Il est avantageux d'employer ceux-ci comme troupes d'assaut et d'embuscade*<sup>108</sup> ». En second lieu, une milice citoyenne est brièvement citée : « *Il est catégoriquement exigé que tous les jeunes romains de moins de quarante ans possèdent un arc et un carquois, qu'ils soient archers experts, ou seulement d'un niveau moyen. Ils doivent posséder deux lances de manière à en avoir une de rechange au cas où la première manque son objectif. Les moins habiles au tir doivent utiliser des arcs plus légers. Avec une préparation suffisamment longue même ceux qui ne savent pas tirer apprendront à le faire car c'est essentiel qu'ils y parviennent*<sup>109</sup> ». Malgré un commandement extrêmement ferme, une « exigence catégorique », l'auteur ne s'attarde pas véritablement sur cette milice. En fait, la valeur militaire de telles troupes était trop faible pour contribuer utilement à la défense de l'Empire. En revanche, leur capacité à générer des troubles et des séditions était estimée bien plus menaçante pour les autorités impériales.

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 12.

## *L'importance fondamentale de la préparation opérationnelle*

« *Un constant entraînement est la plus grande valeur du soldat*<sup>110</sup> ».

L'entraînement au combat est un enjeu majeur développé par le *Strategikon*. Il est un facteur de supériorité opérationnelle décisif sur lequel l'auteur insiste lourdement. Tous sont concernés : cadres, unités et combattant individuel. Il était en effet exigé du soldat byzantin une très grande polyvalence afin de défaire les nombreux ennemis de l'Empire. Exception faite de la Perse sassanide, la plupart des adversaires des Byzantins combattaient selon un mode d'action privilégié et parfaitement maîtrisé, hérité de leurs us et coutumes guerrières. L'armée byzantine devait donc être apte à faire face à des archers montés tels que les Avars, des peuples germaniques privilégiant la masse et le choc à pied comme à cheval tels que les Lombards, les Goths, ou les Francs, ou encore les Slaves aux tactiques basées sur l'infanterie légère et les embuscades. L'armée byzantine devait donc être capable de s'adapter à tous ses ennemis. Cette polyvalence est d'ailleurs une des clés de sa supériorité. Elle impliquait une instruction militaire systématique et une longue préparation opérationnelle. La durée de cet entraînement est estimée aujourd'hui par les historiens à trois ans. Idéalement, les soldats byzantins ne portaient en guerre qu'après avoir appris à se battre selon un standard élevé.

Pour l'auteur du *Strategikon*, la priorité est l'instruction des cadres. Ce traité militaire s'adresse prioritairement, si

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 61.

ce n'est exclusivement, aux officiers. C'est notamment un manque d'instruction chez les cadres qui justifie la démarche de l'auteur : *« ceux qui assument le commandement des troupes ne comprennent même pas ce qui relève de la plus stricte évidence et rencontre pour cette raison toute sorte de difficultés<sup>111</sup> »*. Le *Strategikon* nous révèle que les officiers n'étaient pas nécessairement lettrés, y compris à un rang assez élevé. L'auteur du texte insiste sur les qualités requises d'un bon *merarch* : *« Ces moiras sont ensuite regroupées en trois meros égales et au-dessus d'elles sont placés des merarques, [...] prudents, pratiques, expérimentés et, si possible, capables de lire et d'écrire<sup>112</sup> »*. Être alphabétisé n'était donc pas indispensable mais seulement recommandé. Ceci explique pourquoi les prescriptions du *Strategikon* sont si minutieuses, que le traité professe une absence totale de style mais des mots simples et le recours à des schémas. L'auteur rappelle qu'un bon général se distingue par la stratégie, le talent et accessoirement la grâce de Dieu. L'incompétence est pourfendue et l'auteur rappelle qu'elle peut se révéler désastreuse : *« Car ce n'est pas, comme le profane peut le croire, par le nombre d'hommes, par une aveugle hardiesse, ou par un simple assaut que l'issue des batailles se décide mais, grâce à Dieu, par la stratégie et le talent [...] Former l'armée entière sur une simple ligne face à l'ennemi sans constituer une réserve pour parer à toute éventualité en cas de revers dans le cadre d'une bataille de cavalerie est la marque d'un homme inexpérimenté et complètement imprudent [...] Ranger l'armée entière en une ligne de bataille, spécialement lorsqu'elle est composée de lanciers, c'est selon notre*

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 16.

*opinion se préparer à subir un grand malheur*<sup>113</sup>». L'auteur du texte prodigue donc de nombreux conseils aux généraux. Ceux relatifs à l'entraînement et la formation des troupes sont récurrents et demeurent une responsabilité primordiale d'un commandant en chef : « *L'homme qui passe le plus de nuits blanches avec son armée et qui travaille le plus durement à l'entraînement de ses troupes court le moins de risques au combat contre l'ennemi [...] Ne mène jamais des soldats au combat avant d'avoir suffisamment mis à l'épreuve leur courage*<sup>114</sup> [...] *Fais de la paix une période d'entraînement à la guerre et de la bataille une démonstration de courage*<sup>115</sup> ».

Le *Strategikon* s'attarde longuement sur l'entraînement collectif. De nombreux développements sont consacrés aux formations et manœuvres de cavalerie car une meilleure coordination entre les troupes montées était recherchée. Devant faire preuve de polyvalence, les unités de cavalerie étaient amenées à alterner les fonctions/formations de *koursoures* donnant l'assaut et celles de *defensores* couvrant la retraite des précédentes : « *Manœuvrer la tagma ne doit pas se limiter aux seules formations en ligne présentées dans le schéma qui s'appliquent seulement à la charge principale. Des formations irrégulières doivent aussi être pratiquées, marcher droit devant puis en divers mouvements circulaires, retraiter dans un premier temps puis effectuer une conversion, porter des attaques surprises contre l'ennemi et enfin apporter un prompt soutien aux unités en difficulté. Si les tagmas acquièrent quelques compétences*

---

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 88.

*dans l'exécution de ces manœuvres, elles seront alors préparées à opérer en ordre serré et ouvert et à se former pour parer à toutes les éventualités. Quand de telles manœuvres ont été correctement exécutées, elles deviennent toutes ou presque familières aux soldats, et ces neuf manœuvres préparent les tagmas à parer tout imprévu, qu'elles soient détachées pour combattre en ordre ouvert [les koursors], en ordre serré [les defensores], comme gardes du flanc ou pour déborder le flanc, elles seront devenues accoutumées à toutes ces formations<sup>116</sup> ». S'agissant encore de la cavalerie, l'auteur décrit dans le livre sixième l'ensemble des manœuvres à maîtriser : la manœuvre scythe, celle des Alains, l'africaine, l'italienne (la plus couramment employée sur le champ de bataille), les débordements de flanc et les flanc-gardes. Les techniques de guerre précitées requises par le *Strategikon* étaient d'un haut niveau d'exigence. Elles impliquaient plusieurs unités de cavalerie dans le cadre d'un combat collaboratif, s'exécutaient à différentes vitesses et selon différentes formations, en maintenant en permanence la cohésion de chaque unité et de l'ensemble de l'armée sur le champ de bataille. A toutes ces tactiques, s'ajoutent également les formations irrégulières prévues au livre quatrième relatif aux embuscades ainsi que les formations interarmes et l'entraînement spécifique de l'infanterie décrites au livre douzième. L'entraînement collectif doit être d'une intensité réelle afin que les hommes acquièrent des automatismes : « si les hommes ont été correctement formés [...] il n'est pas nécessaire de dépenser du temps à donner ses instructions puisqu'ils seront capables de réagir à toutes les situations qui se présenteront à eux<sup>117</sup> » ; « c'est pour cela que du temps*

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 51.



*doit être consacré à l'exercice et, grâce à l'expérience, ces éléments basiques deviendront évidents [...] Cette dernière formation, tenue pour appropriée à la cavalerie, doit être apprise par un entraînement continuuel [...] Si l'acquisition des connaissances est correcte, les instructions ou tout autre ordre ne seront pas nécessaires<sup>118</sup> ». L'argument de la complexité et de la technicité des manœuvres de cavalerie est balayé par l'auteur. Les réflexes acquis sont vitaux et potentiellement salvateurs : « Quelques personnes, prudentes à l'excès et réticentes au changement, pourraient soutenir que cette formation est un peu compliquée et variable et pose donc trop de problèmes. Ces personnes devraient réaliser que les athlètes, les auriges<sup>119</sup> et autres qui concourent pour le simple amusement le font seulement pour la réussite matérielle et la récompense ; et un incapable à ce jeu n'a que son chagrin pour unique pénalité de son échec ; pourtant ils se soumettent à de rudes épreuves et labeurs. Ils limitent rigoureusement leur alimentation, et n'arrêtent jamais l'entraînement [...] Combien plus devrions nous alors répéter ces formations et manœuvres, inlassablement, avec souplesse et intelligence ? Dans le cas présent, l'échec signifie la mort immédiate ou la fuite, qui est pire que la mort, alors que le succès apporte gratifications, gain matériel, la célébrité et la gloire éternelle. Nous ne devons pas compter sur une seule formation quand une erreur accidentelle engage la vie de tant d'hommes. Le responsable peut n'être jamais connu,*

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>119</sup> Conducteur de char. Les courses de chars étaient très prisées dans l'Empire. A Constantinople, les « Verts », champions des classes populaires, et les « Bleus », représentant les classes aisées, s'affrontèrent dans ces joutes sportives. Cette rivalité était également une opposition politique et religieuse. Les tensions entre les deux camps étaient si vives qu'elles étaient susceptibles de dégénérer en émeutes.

*mais pour l'erreur d'un seul, tous peuvent souffrir. Il n'est pas besoin d'écrire plus longtemps à ce propos, la liste même des arguments rendrait le livre trop long. Lire ces exercices de style nécessite beaucoup plus de temps que de pratiquer les manœuvres<sup>120</sup> ». Bref, la sueur épargne le sang.*

Enfin, s'agissant de l'entraînement individuel, le *Strategikon* nous livre un témoignage précis du niveau d'exigence requis pour les cavaliers : « *Il doit être formé à tirer rapidement lorsqu'il est à pied [...] La vitesse est importante lorsqu'il s'agit d'encocher la flèche et la propulser avec force. C'est essentiel et cela doit aussi pouvoir être pratiqué à cheval [...] Il doit pratiquer à pied un tir de lance rapide et à une distance maîtrisée. Il doit aussi savoir tirer rapidement lorsqu'il est à cheval au galop, devant lui, derrière lui, à sa droite et à sa gauche. Il doit s'entraîner à sauter rapidement sur son cheval. Lorsqu'il est au galop, il doit être capable de tirer une ou deux flèches rapidement et remettre l'arc dans son fourreau, s'il est suffisamment large, ou dans un demi-fourreau crée à cet effet ; ensuite il doit attraper la lance qu'il porte sur son dos. Tout en ayant l'arc dans son fourreau, il doit se saisir de sa lance, puis la replacer aussitôt dans le dos pour reprendre l'arc. C'est une bonne chose pour les soldats de pratiquer ces exercices à cheval, pendant les marches dans nos provinces. Car de tels exercices n'entravent pas les marches et n'épuisent pas les chevaux<sup>121</sup> ».* L'entraînement du cavalier, monté ou non, à l'arc et à la lance était donc particulièrement exigeant et requérait une certaine virtuosité. Les montures devaient être également aguerries : « *Il est essentiel que les*

---

<sup>120</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 57.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 11.

*chevaux, en plus d'être accoutumés aux manœuvres sur terrain plat et découvert s'habituent à les faire sur terrain accidenté, dense et rocailleux, et à monter et descendre rapidement les versants. S'ils y parviennent, ni les hommes ni les chevaux ne seront surpris ou troublés par aucune sorte de région [...] Pour les manœuvres, les chevaux doivent être amenés dans des régions difficiles et y être entraînés [...] Les hommes qui ménagent trop leur monture et qui négligent les exercices de ce genre préparent leur propre défaite<sup>122</sup> ». L'entraînement des fantassins lourds et légers est décrit de manière nettement plus succincte : « Ils doivent être entraînés au combat singulier contre l'autre, armés d'un bouclier et d'un bâton, ainsi qu'au lancer du javelot et de la plumbata<sup>123</sup> sur une longue distance [...] Ils doivent être formés au tir rapide à l'arc, en utilisant comme cible une lance placée à bonne distance [...] Ils doivent être entraînés à tirer rapidement en portant un bouclier, à lancer le javelot à longue distance, à utiliser la fronde, à sauter et à courir<sup>124</sup> ».*

#### *Une armée convenablement équipée*

*« Plus le soldat a de l'allure avec son équipement, plus il prend confiance en lui et plus il inspire la peur à son adversaire<sup>125</sup> ».*

Le *Strategikon* fournit une multitude de prescriptions très détaillées relatives à l'équipement individuel des soldats. Le sujet n'est en rien accessoire pour l'auteur qui développe véritablement une vision « à hauteur

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>123</sup> Arme de jet utilisée dès le Bas-Empire, caractérisée par un lestage en plomb et une taille réduite, de 30 à 70 centimètres de long.

<sup>124</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 138.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 12.

d'homme ». Le soldat byzantin, particulièrement le cavalier, est un professionnel au niveau de compétence élevé et ayant suivi une instruction exigeante. En conséquence, l'équipement doit suivre : « *Quand l'entraînement individuel fait des progrès satisfaisants, les soldats doivent être équipés par leurs officiers supérieurs. L'équipement individuel nécessaire aux campagnes peut être préparé pendant le temps libre des quartiers d'hivers. Chaque soldat doit avoir un équipement correspondant à son rang, sa paie et ses avantages en nature*<sup>126</sup> ». S'agissant des cavaliers, rien n'est oublié et encore moins laissé au hasard : « *Ils doivent avoir des cottes de maille allant de la tête aux chevilles [...] ; des casques avec de petites plumes à leur sommet, des arcs adaptés à la force de chacun, et pas au-dessus de celle-ci, c'est même préférable que la puissance de l'arc soit plus faible que la force de son porteur, des fourreaux suffisamment évasés afin qu'ils puissent y placer leur arc bandé, et avec des cordes d'arc de rechange dans leur sac attaché à la selle ; ils doivent avoir des carquois pouvant contenir trente ou quarante flèches ; dans leur sacoche, de petites limes et des poinçons ; des lances de cavalerie de type Avar avec une lanière en cuir au milieu de la hampe et des banderoles ; des épées, des pièces d'équipement pour le cou de type Avar fabriquées avec des franges de lin à l'extérieur et de la laine à l'intérieur*<sup>127</sup> ». Sans revenir en détail sur chaque composante de cet équipement, il est cependant utile d'apporter quelques précisions sur les caractéristiques de l'arc employé par les cavaliers byzantins. Il s'agit d'un arc court composite. Court car cette taille compacte était nécessaire pour un maniement à cheval d'une arme de jet. Composite car de tels arcs étaient

---

<sup>126</sup> *Id.*

<sup>127</sup> *Id.*

réalisés à partir de plusieurs éléments<sup>128</sup> maintenus ensembles par des colles d'origine animale. La fabrication d'une telle arme était assez longue. Cet arc avait par ailleurs une puissance de pénétration assez élevée. L'importance de cet équipement est manifeste au regard de l'attention qu'il suscite dans le *Strategikon* : « *Ils peuvent aussi se munir d'une large cape ou d'un manteau en feutre avec une capuche et de larges manches, ces vêtements doivent être suffisamment larges pour être portés par-dessus l'équipement, y compris la cotte de maille et l'arc. Ainsi, en cas de pluie ou d'humidité liée à la rosée, en portant ces vêtements par-dessus la cote de maille et l'arc, les soldats peuvent protéger leur équipement et ne se trouveront pas embarrassés au moment d'utiliser l'arc ou la lance*<sup>129</sup> ». Les montures ne sont pas oubliées et font l'objet d'instructions précises : « *Les chevaux [...] doivent avoir des pièces de protection en fer sur leur tête et des plaques en fer ou feutre sur le poitrail, ou encore des pièces couvrant tête et poitrail comme celles qu'emploient les Avars. Les selles doivent être pourvues de larges et épaisses étoffes ; les brides doivent être de bonne qualité ; deux étriers en fer doivent être attachés de part et d'autre des selles, un lasso avec une lanière, une entrave, un sac, attaché à une selle, suffisamment grand pour contenir trois ou quatre jours de ration pour le soldat afin de parer à toute éventualité. Il doit avoir quatre pampilles : deux sur la sangle arrière, un au sommet de la tête et un sous le menton du cheval*<sup>130</sup> ». L'armement du fantassin est également passé en revue mais le niveau d'exigence est moindre. L'uniformité n'est pas requise : « *les hommes de chaque arithmos ou tagma doivent avoir des boucliers de*

---

<sup>128</sup> Bois, nerfs et tendons.

<sup>129</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 13.

<sup>130</sup> *Id.*

*la même couleur, des épées gothiques, des lances, des casques avec des petits panaches, des frondes et des plumbata. Les hommes devraient avoir des cottes de mailles, tous si possible, mais en tous cas les deux premiers de chaque file. Ils doivent également avoir des jambières de fer ou de bois, au moins le premier et le dernier soldat de chaque file<sup>131</sup> ».*

Un dernier point mérite de retenir enfin l'attention. La revue de détail de cet attirail révèle que les Byzantins n'hésitaient pas à s'inspirer largement de leurs ennemis, en l'occurrence les Goths et les Avars, pour améliorer leurs propres équipements. Ainsi s'agissant des cavaliers : « *Les vêtements des hommes, et spécialement leurs tuniques, qu'elles soient en lin, en poil de chèvre ou en laine grossière, doivent être larges et amples, coupées selon la mode Avar, ainsi elles peuvent se fixer afin de couvrir les genoux lorsque l'on est à cheval et elles donnent une apparence simple et impeccable [...] Chaque escadron doit avoir une tente [...] Il est bon d'avoir des tentes de type Avar qui combinent aspect pratique et belle apparence<sup>132</sup>* ». Quant aux fantassins : « *le soldat d'infanterie doit porter soit des tuniques gothiques descendant jusqu'aux genoux, soit des tuniques courtes fendues sur les côtés. Ils doivent porter des chaussures gothiques à semelles épaisses à coutures unies, et attachées avec deux fermoirs au maximum ; les semelles doivent être cloutées pour une plus grande durabilité<sup>133</sup>* ». En ce sens, les Byzantins agissaient de la même façon que les légions romaines. Ces dernières, au cours de leur longue histoire, ont fréquemment copié, imité ou amélioré

---

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>132</sup> *Id.*

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 138.

les armes de leurs adversaires. Ce point n'est pas si anecdotique. Il démontre une certaine curiosité vis-à-vis de leurs ennemis et un esprit critique quant à leur propre modèle. Ce parangonnage militaire des Romains et des Byzantins ne se limitait pas par ailleurs aux seuls équipements mais concernait également les tactiques.

L'armée byzantine du *Strategikon* a une identité bien singulière. L'expression « byronienne » de triple fusion synthétise parfaitement cette dernière. Sa foi chrétienne légitime son action et elle peut s'enorgueillir d'un héritage militaire gréco-romain prestigieux. Legs utile dans lequel elle peut puiser son inspiration, des modes d'actions et une caution morale. Noblesse oblige en quelque sorte. L'armée byzantine se veut une armée technique, correctement entraînée et convenablement équipée selon une doctrine qui lui est propre. Une cavalerie de lanciers-archers en forme l'ossature principale. Ces caractéristiques et facteurs de supériorité opérationnelle en font un outil militaire performant apte à défendre l'Empire. A cette époque, l'armée byzantine n'a donc pas de problème d'identité. Elle n'est pas l'armée romaine tardive du V<sup>ème</sup> siècle largement composée de barbares fédérés à la loyauté douteuse et reposant sur une fragile cohésion. Elle n'est pas non plus l'armée byzantine des XIII<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècles faisant massivement appel à des mercenaires pour la défense d'un Empire de plus en plus rabougri. Certes, l'armée byzantine emploie dès son origine des contingents étrangers, fédérés et mercenaires, mais dans des proportions raisonnables qui ne semblent pas menacer sa cohésion interne au VI<sup>ème</sup> et VII<sup>ème</sup> siècles. Au-delà de la réorganisation voulue par Maurice, exposée dans le

*Strategikon*, les réformes thématiques et tagmatiques<sup>134</sup> des VII<sup>ème</sup> et VIII<sup>ème</sup> siècles pourvoient à maintenir la performance militaire de l'armée byzantine jusqu'à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>134</sup> Les *tagmata* (ou bataillons/régiments) étaient l'armée permanente de l'Empire, ordinairement basée à Constantinople. Après les premières révoltes des armées thématiques, trop dépendantes de stratèges provinciaux séditieux, les empereurs se dotèrent à partir du VIII<sup>ème</sup> siècle d'une armée de campagne loyale d'élite.



## Une conduite spécifiquement byzantine de la guerre

La guerre vue par les Byzantins ne consistait généralement pas dans la destruction physique de l'ennemi. Elle était rarement le but recherché. Le *Strategikon* révèle cette conviction qui ne sera jamais démentie par les traités militaires ultérieurs. Particulièrement réticent vis-à-vis de la bataille décisive (1) qu'ils jugeaient risquée et hasardeuse, les Byzantins cherchaient des méthodes alternatives de règlement des conflits et d'obtention de la victoire. En ce sens, la diplomatie, médiation armée et subversive (2) était un mode d'action courant tout comme le renseignement, la ruse et les stratagèmes (3).

### *Une réticence assumée de la bataille décisive*

*La bataille rangée selon les Byzantins : dangereuse, incertaine et à éviter*

« La guerre est semblable à la chasse. Les animaux sauvages sont pris par l'observation, les pièges le guet, la traque, l'encerclement et autres stratagèmes plutôt que par la force pure. En campagne, il faut agir de la même façon, que l'ennemi soit nombreux ou pas. Te contenter d'essayer de vaincre l'ennemi en bataille ouverte, main à main et face à face, même si tu sembles partir vainqueur, est une entreprise très risquée et dont il peut résulter un grand mal. Hormis les cas d'extrême urgence, il est ridicule d'essayer de remporter une victoire si coûteuse et qui n'apporte qu'une vaine gloire<sup>135</sup> ».

---

<sup>135</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 65.

A de nombreuses reprises l'auteur du *Strategikon* exhorte les généraux à éviter les batailles rangées. Cette recommandation est répétée inlassablement sous diverses formes en plusieurs chapitres du traité. Qu'il s'agisse de tactique, de logistique, de conduite d'une campagne au niveau opératif ou plus simplement d'une recommandation générale, le conseil reste le même : sois humble, prudent et évite les batailles rangées. Ainsi, s'agissant d'instructions générales et de maximes : « *un commandant sage n'engagera pas l'ennemi dans une bataille rangée à moins qu'un avantage ou une opportunité vraiment exceptionnelle ne se présentent*<sup>136</sup> [...] *En bataille et dans toutes les actions entreprises contre l'ennemi, le général sage, même le plus courageux, gardera à l'esprit la possibilité de l'échec et de la défaite et il les préparera comme s'ils allaient avoir vraiment lieu*<sup>137</sup> » ; quant à la formation de bataille de la cavalerie : « *il est dangereux et incertain d'engager en toutes circonstances et contre toute nation un combat purement frontal, même si l'ennemi dispose d'une armée moins nombreuse sur le terrain*<sup>138</sup> » ; à propos de la logistique le jour d'une bataille : « *Tout ceci est essentiel car l'issue du combat est incertaine*<sup>139</sup> ». La bataille décisive n'est jamais considérée comme le meilleur moyen pour venir à bout d'un ennemi et remporter la victoire. Pour vaincre, des méthodes alternatives doivent être privilégiées et mises en œuvre. La stratégie et la tactique sont invoquées : « *La stratégie se sert des circonstances et de l'espace, de surprise et de diverses ruses pour déjouer l'ennemi dans l'idée d'atteindre ses objectifs sans même avoir à*

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 72.

*combattre. La stratégie est essentielle pour survivre et elle est le trait caractéristique d'un général intelligent et courageux<sup>140</sup> [...] Il est plus sûr et plus avantageux de vaincre l'ennemi par l'élaboration de plans et la tactique que par la force pure. Dans un cas le résultat est obtenu sans perte pour nous, tandis que dans l'autre, un certain prix doit être payé<sup>141</sup> ». Ruses et stratagèmes sont également recherchés. Le général astucieux doit y recourir sans limites : « Il est bon de nuire à l'ennemi par la tromperie, par des raids ou par la faim et de ne jamais être attiré dans une bataille rangée qui est plus une démonstration de chance que de courage<sup>142</sup> [...] Le général le plus accompli est celui qui tente de détruire l'adversaire davantage par la faim que par la force des armes<sup>143</sup> [...] Le général ne doit pas seulement établir des plans pour vaincre l'ennemi par force d'armes mais aussi par le biais de leur approvisionnement en rendant l'eau impropre à la consommation et en empoisonnant le grain. Il doit aussi savoir comment contrer pareilles mesures et éviter d'en être victime<sup>144</sup> ». Enfin, la collecte du renseignement est un enjeu crucial : « Si nous nous retrouvons en guerre contre un peuple puissant dont les méthodes de combat nous sont étrangères et que l'armée, ne sachant pas à quoi s'attendre, est en proie au doute ; alors nous devons éviter d'entrer tout de suite en bataille ouverte<sup>145</sup> [...] Le meilleur chef est celui qui ne s'engage pas volontiers dans une bataille risquée et hautement incertaine et qui s'abstient d'imiter ceux qui mènent d'imprudentes opérations et qui sont admirés pour leurs*

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 67.

*éclatants succès. Le meilleur chef est au contraire celui qui, pendant qu'il surveille l'ennemi en mouvement, reste en sécurité et toujours selon les circonstances qu'il aura choisi*<sup>146</sup> ». In fine, quel que soit le domaine concerné, le conseil de prudence invitant à éviter les batailles rangées et ne pas se reposer sur la force pure est inlassablement réitéré.

Pareille recommandation pourrait être surprenante. En effet, compte tenu de ses facteurs de supériorité opérationnelle, l'armée byzantine devrait se sentir en situation favorable lors de batailles rangées. Ces dernières auraient pu même être l'occasion de se débarrasser plus rapidement des nombreux ennemis de l'Empire. Tout était en réalité le contraire. Certes, les facteurs de supériorité de l'armée byzantine étaient bien réels et conféraient des avantages significatifs à cette dernière. Mais l'écart avec ses adversaires n'était pas tel qu'une victoire écrasante était systématiquement garantie en champ ouvert. Il ne s'agissait pas non plus de lâcheté de la part des Byzantins comme les penseurs des Lumières ont pu le suggérer. L'armée byzantine ne refusait pas la bataille rangée. Si tel était le cas pourquoi le *Strategikon* perdrait-il autant de temps à décrire les formations de combat des unités ? Elle était simplement réticente vis-à-vis de ce mode d'action. Il ne devait être qu'un ultime recours, le dernier expédient dans une campagne militaire. Il fallait « manœuvrer » l'ennemi par des actions diplomatiques et militaires pour le détourner, le lasser, l'affaiblir avant de le frapper si nécessaire au moment le plus opportun et avec le moins de risque possible. Vraisemblablement, les Byzantins ne devaient accepter la bataille rangée qu'après avoir concentré leurs troupes, obtenu la supériorité des forces et

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 87.

provoqué la dispersion au moins partielle de celles de l'ennemi. Continuellement agressé sur plusieurs fronts, l'Empire byzantin avait au moins l'avantage d'occuper une position centrale. Ses forces ainsi concentrées, notamment celles de cavalerie, pouvaient donc se porter successivement sur plusieurs ennemis périphériques, les vaincre séparément et empêcher toute jonction. Une sorte de « manœuvre en lignes intérieures<sup>147</sup> » à une échelle opérative et stratégique.

Quoi qu'il en soit, les occurrences de prudence et de discernement sont bien trop fréquentes pour qu'il s'agisse d'un hasard ou d'une vague recommandation générale. C'était une conception spécifiquement byzantine de la guerre parfaitement justifiée par les circonstances et les moyens de l'Empire.

#### *Préserver l'armée, éviter l'attrition*

Une des causes avancées pour expliquer cette réticence à la bataille décisive fut le manque d'hommes dans l'armée byzantine et une faiblesse démographique de l'Empire. Cette explication n'est pas erronée. Elle n'est toutefois que partiellement satisfaisante. Certes, la peste de Justinien ayant sévi de 541 à 767 a considérablement affecté l'Empire byzantin et l'ensemble du bassin méditerranéen. Les estimations des victimes de ce fléau varient entre 25 à 100 millions de personnes. Dans

---

<sup>147</sup> Principe de guerre napoléonien, la "manœuvre en lignes intérieures", doit permettre de battre une force ennemie supérieure mais dispersée. Unité d'action, ruse, vitesse, et concentration des forces permettent d'obtenir une supériorité locale et temporaire suffisante pour défaire les unes après les autres des troupes adverses fragmentées. Cette manœuvre contribue directement à l'économie des forces eu égard à sa capacité à vaincre des forces supérieures avec des effectifs moindres.

Constantinople, le nombre de 5 000 à 10 000 morts par jour est rapporté par les témoins de l'époque<sup>148</sup>. Mais les adversaires de l'Empire subissaient également cette calamité, tout particulièrement la Perse sassanide. En outre, l'Empire byzantin pouvait recruter en dehors de ses frontières des mercenaires ou faire appel à des contingents de *foederati*. Il ne se privait pas de le faire par ailleurs. L'armée byzantine n'a pas donc été massivement privée de soldats. Les historiens s'accordent pour estimer les effectifs théoriques à un minimum de 80 000 hommes au VIII<sup>ème</sup> siècle et de 120 000 hommes au milieu du IX<sup>ème</sup> siècle. Effectifs théoriques car le plus important demeurait la capacité de ravitailler en campagne une force, *a fortiori* une armée aussi mobile que celle byzantine. Les effectifs utiles sont donc largement conditionnés par cet impératif logistique. *In fine*, le format de l'armée de campagne se situait entre 12 000 à 25 000 hommes<sup>149</sup>. Ainsi, en 530, à la bataille de Dara, Bélisaire commande victorieusement 25 000 hommes face à 40 000 perses. Lors de ses campagnes en Afrique du Nord en 533 contre les Vandales, l'armée de Bélisaire comptait 16 000 hommes. Elle se déplaça par voie maritime à bord de 500 navires protégés par 92 dromons<sup>150</sup>. Même réduite dans son format de

---

<sup>148</sup> Au V<sup>ème</sup> siècle, la population de la ville est déjà considérable. Selon les historiens, le nombre d'habitants de Constantinople aurait été de 800 000 ou de 400 000 personnes. Les risques de contagion massive étaient donc significatifs.

<sup>149</sup> BEY (Frédéric), « L'armée byzantine : mille ans de résistance et de renaissances », *Guerres et Histoire*, (Hors-série n° 7), juillet 2019, p. 30. A titre de comparaison, le format actuel de l'armée de terre française est de 98 000 militaires d'active et de 19 000 réservistes opérationnels. La force opérationnelle terrestre (FOT), cœur opérationnel de l'armée de terre, est de 77 000 soldats.

<sup>150</sup> Un *dromon* (du grec *δρόμων*, « coureur », en fait « croiseur ») est un navire de guerre byzantin utilisé du VI<sup>ème</sup> au IX<sup>ème</sup> siècles. Manœuvrant et rapide, il se déplace à la rame et à la voile.

campagne, l'armée byzantine reste efficiente. Ce ne fut donc pas seulement un manque d'hommes aptes physiquement et en âge de servir qui explique la réticence des Byzantins face aux combats d'attrition. L'auteur du *Strategikon* ne dit pas moins. La mobilisation d'un nombre considérable de troupes n'est pas le facteur déterminant : « *Il n'est pas vrai, comme le croient quelques personnes inexpérimentées, que l'issue des guerres est déterminée par le courage et le nombre de troupes, mais avec la faveure de Dieu, par la tactique. Notre intérêt doit porter là-dessus plutôt qu'à perdre notre temps à mobiliser un grand nombre d'hommes. La première procure avantage et sécurité aux hommes qui savent en user alors que l'autre apporte le trouble et la ruine pécuniaire*<sup>151</sup> ».

Un manque de ressources financières ou une base fiscale trop faible sont des arguments également avancés. Une cause potentiellement aggravée par la peste justinienne du VI<sup>ème</sup> siècle. L'Empire n'aurait pas pu supporter le coût d'une armée aux effectifs pléthoriques. Encore une fois, cette explication, sans être inexacte, ne suffit pas. Tout d'abord, l'Empire byzantin disposait d'une administration d'une rare qualité et son système fiscal demeurait un des plus développés de son temps. Au tournant des VI<sup>ème</sup> VII<sup>ème</sup> siècle, une administration particulièrement efficace était déjà en place. Elle était répartie entre différents bureaux dénommés *sékréton*<sup>152</sup> dirigés par des *logothètes*<sup>153</sup> : le *génikon* pour l'économie et les finances, le *drôme* pour les courriers et les affaires étrangères, le *stratiôtikon* pour la gestion de l'armée. L'organisation de

---

<sup>151</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 64.

<sup>152</sup> Bureau de l'administration à Constantinople.

<sup>153</sup> Titre administratif byzantin. Il s'agit d'un rang élevé équivalant à un ministre ou un secrétaire d'Etat. Parmi les logothètes les plus influents figuraient le logothète du *drome* et le logothète du *génikon*.

ces différents services évoluent évidemment tout au long de l'histoire de l'Empire mais le personnel demeure nombreux et bien formé. Les ressources de l'Empire sont assurées par l'impôt *via* deux sources principales de recettes : la circulation et taxation des marchandises d'une part, et, d'autre part, un impôt foncier acquitté par les exploitants agricoles et proportionnel à la valeur de la terre. A Constantinople, un cadastre général recense toutes les terres exploitées. Des copies sont présentes dans les circonscriptions provinciales. Des inspecteurs et percepteurs parcourent les provinces, contrôlent le versement de l'impôt par les contribuables et notent les modifications à effectuer au cadastre général. Compte tenu de la performance de l'administration fiscale byzantine, le critère financier ne suffit pas à lui seul à comprendre cette réticence à l'attrition et aux pertes. L'Empire n'hésitait pas à soudoyer ses ennemis pour mieux les détourner. Les ressources financières employées à ce titre auraient bien pu financer de plus grandes armées. Certes, la contrainte financière était bien réelle mais l'obstacle le plus critique réside ailleurs.

*« Ne mène jamais des soldats au combat avant d'avoir suffisamment mis à l'épreuve leur courage<sup>154</sup> »*. La contrainte majeure était le temps, ou plus précisément, la durée de préparation opérationnelle de l'armée byzantine. Compte tenu de ses modes d'actions et de l'entraînement poussé imposé aux soldats, une troupe souffrant d'une instruction limitée était inutile voire contreproductive. Le temps d'entraînement requis par les traités militaires était de trois années pour former des combattants. Quelques mois étaient la garantie d'un massacre inutile. Procope de

---

<sup>154</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 83.



Césarée<sup>155</sup> (500-565) livre un récit sanglant d'une troupe inexpérimentée au combat face aux Perses : « *tous les Isauriens tombèrent [...] sans même oser lever leurs armes contre l'ennemi. Ils étaient en effet complètement dépourvus d'expérience dans les affaires militaires, ayant tout récemment quitté leurs fermes pour découvrir les périls de la guerre*<sup>156</sup> ». Une année seule n'était toujours pas suffisante. Procope rapporte en ce sens le récit d'une troupe originaire de Thrace en campagne avec Bélisaire en Italie. N'ayant toujours pas acquis le niveau utile et nécessaire plus d'un an après son recrutement, le commandant en chef refuse d'exposer ce contingent sur le champ de bataille. Amener une force à un niveau de préparation opérationnelle satisfaisante après une instruction de trois ans était une contrainte majeure. Au regard de la multitude des menaces, le temps était un luxe dont l'Empire ne disposait pas, ou trop rarement au cours de son histoire. Cette contrainte temporelle imposait d'éviter l'attrition et les batailles rangées aux issues incertaines et dangereuses pour la survie même de l'Empire. A cela s'ajoutaient le fait que certains de ces ennemis, tels que les peuples montés des steppes, les Arabes puis les Turcs, reconstituaient plus aisément leurs forces. Du moins, ils n'ont pas semblé souffrir d'un déficit récurrent de troupes entraînées à l'inverse de l'armée byzantine.

---

<sup>155</sup> Rhéteur et historien byzantin dont l'œuvre est consacrée au règne de l'empereur Justinien. Secrétaire du général Bélisaire, il accompagna celui-ci dans ses campagnes jusqu'en 540, année où il revint à Constantinople pour se consacrer définitivement à l'écriture.

<sup>156</sup> LUTTWAK, *op. cit.*, p. 306.

L'historien et stratège Edward Luttwak avance un dernier argument intéressant pour expliquer la réticence assumée des Byzantins à la bataille rangée. Elle ne fait tout simplement pas partie de leur univers mental : la destruction totale d'un ennemi n'est en rien la garantie d'une paix meilleure et d'une amélioration de la sécurité de l'Empire. Les Byzantins ont rarement fait face à un seul adversaire dont l'annihilation pouvait signifier la fin de la guerre et l'espoir d'une paix durable. La situation géopolitique de l'Empire, à cheval sur l'Occident et l'Orient, le place naturellement sur la trajectoire de nouveaux envahisseurs. Abattre définitivement une menace pouvait même révéler de nouveaux rivaux encore plus dangereux et agressifs. Tel fut le cas après la chute des Perses sassanides : les Arabes prirent le relais comme ennemi principal de l'Empire. Ces derniers une fois contenus et affaiblis laissèrent leur place à de nouveaux protagonistes. Ainsi, pour ne citer que ceux-là, vint successivement ou simultanément les Rus' de Kiev<sup>157</sup>, les Petchenègues<sup>158</sup>, les Coumans<sup>159</sup> venant des Balkans, les Normands et les croisés à l'Ouest, et les Turcs seldjoukides puis ottomans à l'Est. La guerre devait être vue comme une réalité permanente et indépassable pour les Byzantins. Maturité et réalisme ou cynisme et désillusion ? L'historien et stratège américain Edward Luttwak

---

<sup>157</sup> Principauté slave ayant existé du milieu du IX<sup>ème</sup> au milieu du XIII<sup>ème</sup> siècles. La Rus' de Kiev est la plus ancienne entité politique commune à l'histoire des trois États slaves orientaux modernes : Biélorussie, Russie et Ukraine.

<sup>158</sup> Peuple nomade d'origine turque. Installés au nord de la mer Caspienne, ils traversent le Danube au XI<sup>ème</sup> siècle et menacent l'Empire byzantin.

<sup>159</sup> Peuple turcophone semi-nomade.

répond favorablement à la première assertion. Au-delà de cette prise de conscience, la vision byzantine de l'ennemi était toujours contingente et relative. L'adversaire pouvait devenir un allié et réciproquement. C'est ainsi qu'au X<sup>ème</sup> siècle les Rus' de Kiev, après avoir été des ennemis de Constantinople, finirent par se convertir à la religion orthodoxe, nouer une alliance avec les Byzantins et faire partie de leur sphère d'influence. L'armée byzantine n'était pas non plus angélique et demeurait capable d'une grande violence à l'encontre de ses adversaires. L'écrasement des Bulgares et des Petchenègues entre les X<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles en témoignent. Mais d'une façon générale, l'ennemi n'est pas qu'une résistance à broyer. Il peut être dans l'intérêt bien compris de l'Empire de le soumettre sans le détruire intégralement. Le *Strategikon* relaie cette conviction à plusieurs reprises : « *Conscient des incertitudes de la guerre, le général doit être prêt, même après une victoire, à écouter les offres de paix de l'ennemi faites en des termes avantageux*<sup>160</sup> [...] *Quand une ville populeuse est prise, il est important de laisser les portes ouvertes afin que les habitants puissent s'échapper et qu'ils ne soient pas poussés au désespoir total. Ceci vaut aussi lorsqu'un camp fortifié ennemi est pris*<sup>161</sup> [...] *Lorsque l'ennemi est encerclé, il est bon de laisser une ouverture dans nos lignes pour leur laisser une occasion de fuir au cas où ils estimeraient que combattre vaut mieux que le reste et qu'ils en viennent à saisir leur chance en bataille*<sup>162</sup> ». Inversement, l'allié n'est pas une garantie et les coalitions peuvent n'être que de circonstances. En ce sens, l'auteur du *Strategikon* invite à la plus grande prudence vis-à-vis des forces alliées : « *Un général*

---

<sup>160</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 87.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 91.

*prudent n'amènera pas de troupes alliées sur son propre territoire si leurs effectifs sont plus nombreux que ceux de son armée. Autrement, celles-ci pourraient se mutiner, refouler les troupes natives et s'emparer du pays [...] les forces alliées doivent être composées de plusieurs nationalités afin de réduire le danger que peuvent représenter ces hommes unis par quelque intention malveillante*<sup>163</sup> [...] *Les forces alliées ne doivent pas être mélangées avec nos propres troupes. Elles doivent monter le camp et marcher à part. Le plus important est de leur cacher nos formations et méthodes de combat pour car elles peuvent toujours se retourner contre nous et utiliser la connaissance de nos formations pour nous nuire*<sup>164</sup> ». Le comportement des croisés à l'encontre de l'Empire byzantin démontrera la justesse de certaines de ces assertions. Ils furent des alliés bien encombrants pour l'empereur Alexis Comnène et l'Empire. Si les croisés contribuèrent à repousser temporairement les Turcs seldjoukides d'Anatolie au XI<sup>ème</sup> siècle, ils s'avéreront être finalement un péril mortel en mettant à sac Constantinople en 1204 pour fonder le temporaire et controversé Empire latin de Constantinople.

En définitive, la bataille rangée n'est pas le mode d'action privilégié des Byzantins pour plusieurs raisons : l'Empire a trop peu d'hommes entraînés et trop d'ennemis pour qu'il puisse risquer son destin dans une seule action. Ce volume contraint de forces a plusieurs causes : une relative faiblesse démographique, une ressource fiscale performante mais non illimitée et, surtout, le temps, entraînant un nombre restreint de troupes véritablement entraînées et disponibles. A cela s'ajoute la conviction de

---

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 89.

la guerre comme un horizon indépassable et le caractère contingent du statut d'ennemi. L'importance de chaque facteur n'est certes pas égale. La contrainte temporelle est probablement la plus dimensionnante. Une débâcle militaire peut toujours être réparée avec le temps et l'abondance de moyens financiers. Héraclius a été ainsi capable de surmonter les déroutes subies par son prédécesseur Phocas face aux Perses sassanides en captant les ressources financières de l'Eglise et en profitant de quelques phases de répit laissées par ses adversaires. Le problème est qu'une de ces deux conditions, le temps, manquait fréquemment à l'Empire, continuellement harcelé. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que le *Strategikon* préconise vivement d'éviter l'attrition. Il s'agit même d'une constante dans les traités militaires byzantins. Une conséquence directe de cette réticence à la bataille rangée est la recherche de méthodes alternatives de règlement des conflits et d'obtention de la victoire.

### ***La diplomatie byzantine : médiation armée et subversion***

*« Ce général est un sage qui avant l'entrée en guerre observe prudemment l'ennemi et est capable de se protéger de ses points forts de tirer profit de ses faiblesses [...] Son armée est composée de différents peuples ; corromps-les avec des présents, des faveurs et des promesses. Il y a de la discorde dans leurs rangs ; traite avec les meneurs de ces dissensions<sup>165</sup> ».*

La défense de l'Empire ne reposait pas seulement sur la force armée dans l'esprit des Byzantins. Compte tenu de l'ampleur des menaces et de l'impossibilité de maintenir en permanence un volume élevé de troupes entraînées la

---

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 64.

diplomatie était un levier particulièrement privilégié. La force seule ne suffisait pas. Que la diplomatie soit envisagée dans un traité militaire tel que le *Strategikon* démontre sa pleine imbrication avec la guerre. L'action diplomatique ne se limite pas à précéder ou suivre les armes. Elle était conceptuellement intégrée au fait militaire, mobilisée et activée pour contenir, vaincre un ennemi ou réduire une menace. Cette diplomatie active pouvait revêtir plusieurs formes : pression militaire, renseignement, incitation économique et propagande religieuse. Dans son volet militaire, les méthodes éprouvées consistaient à recruter des troupes étrangères pour renforcer l'armée régulière, courtiser un nouvel allié pour l'inciter à attaquer un ennemi de l'Empire, dissuader l'un des adversaires pour mieux se concentrer sur la menace principale, provoquer des troubles et des dissensions internes chez l'ennemi, corrompre et même faire preuve de perfidie... Si nécessaire, un tribut est versé pour acheter la retraite ou la paix. Solution coûteuse mais vraisemblablement moins onéreuse que la mobilisation continue d'une armée en campagne ou la reconstruction de provinces ravagées. Les modes d'actions diplomatiques byzantins paraissent infinis. Le *Strategikon* dévoile quelques-unes de ces méthodes : « *Lorsqu'une délégation ennemie est attendue, renseigne-toi sur les chefs du groupe et à leur arrivée, traite-les très chaleureusement afin que leur peuple en vienne à les suspecter*<sup>166</sup> [...] *Un bon moyen de provoquer discorde et suspicion dans les rangs ennemis consiste à s'abstenir de brûler ou piller les terres de certains hommes importants de leur côté et d'eux seuls*<sup>167</sup> ». De la séduction à la subversion rien n'est écarté pour affaiblir l'ennemi et réduire son potentiel militaire, y

---

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 81.

compris la perfidie : « *Certains commandants ont accueilli des ambassades ennemies, leur ont répondu en termes doux et flatteurs et les ont renvoyés avec les honneurs, puis ils les ont immédiatement fait suivre et ont attaqué à l'improviste les troupes ennemies. Certains envoyèrent des ambassades avec des propositions avantageuses et lançaient soudainement une attaque*<sup>168</sup> ». Toutes ces recommandations laissent une marge de manœuvre diplomatique conséquente au profit du chef militaire en campagne. La diplomatie n'est pas un vecteur isolé et centralisé mais reste au contraire parfaitement intégrée à la conduite des affaires militaires. Il s'agit donc d'une véritable médiation armée. La symbiose de ces deux composantes est particulièrement intéressante et riche d'enseignements là où notre modernité tend à trop les séparer ou peine à les accorder. La conduite des opérations militaires intègre la voie diplomatique pour régler un conflit. Inversement, la diplomatie byzantine n'est pas privée d'un des principaux leviers dont elle dispose sur l'ennemi : l'usage de la contrainte.

---

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 93.



*La diplomatie byzantine à l'œuvre : corruption d'un chef  
de tribu avar.*



La diplomatie byzantine n'était que partiellement centralisée. Des institutions telles que le *logothète du drome* partiellement en charge des affaires étrangères ont existé mais il n'existait pas à proprement parler de ministère des affaires étrangères ni de corps diplomatique. Ces fonctions étaient assignées à divers conseillers ou officiers parmi d'autres attributions. Le pouvoir de négociation des Byzantins s'appuyait notamment sur l'or de l'Empire, les *nomismata*<sup>169</sup> et les produits de luxe. A ce levier économique, s'ajoutait la fascination que l'Empire opérait sur certains de ses adversaires. La délivrance de certains titres officiels et dignités faisait dans certains cas effet pour amadouer des chefs ennemis. Enfin, la conversion religieuse était également employée par l'Empire pour accroître son influence. En somme, une sorte de *soft power*<sup>170</sup> byzantin. La performance réelle de la diplomatie byzantine est indéniable. Elle contribua activement à la longévité de l'Empire. Certes, elle essuya des échecs retentissants. Afin de combattre les Perses sassanides, l'empereur Héraclius avait accepté en 624 le versement d'un tribut considérable aux Avars pour conclure une trêve dans les Balkans. Les Avars prirent l'argent et assiégèrent tout de même Constantinople en 626 de concert avec les Perses. Mais dans l'ensemble, la diplomatie s'avèrera un outil efficace particulièrement bien maîtrisée par les Byzantins. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les témoignages de leurs adversaires ou alliés. Liutprand de Crémone, évêque envoyé en 968 en

---

<sup>169</sup> Le *nomisma* (pluriel : *nomismata*) est une monnaie d'or, héritière du *solidus* romain, frappée dans l'Empire byzantin.

<sup>170</sup> Ou pouvoir indirect de l'influence. Concept développé par le professeur américain Joseph Nye visant à inciter des acteurs des relations internationales à mener certaines politiques non par la contrainte mais par la séduction.

ambassade à Constantinople par l'empereur germanique Otton I<sup>er</sup>, décrit en ces termes l'empereur byzantin Nicéphore Phocas : « *le verbe insolent, fourbe comme un renard, parjure et menteur comme Ulysse* ». Raymond d'Aguilers chapelain de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et l'un des principaux chefs croisés lors de la première croisade, affirme : « *on recevait des messages pacifiques de l'empereur [Alexis Comnène], et en même temps nous étions entourés de toutes parts d'ennemis que nous suscitaient ses artifices*<sup>171</sup> ». Toujours s'agissant du *basileus* Alexis Comnène, Robert le Moine, chroniqueur de cette même croisade, dénonce un « *artificieux empereur [...] fourberie de l'empereur [...] le rusé empereur [...] à l'esprit rempli de fraude [...] renard d'empereur*<sup>172</sup> ». A la décharge du *basileus*, Alexis Comnène n'avait pas nécessairement les plus mauvaises raisons du monde de se méfier de l'arrivée massive d'armées croisées sur le territoire de l'Empire même pour combattre les Turcs seldjoukides.

Toutes ces opinions insistent sur le caractère perfide et retors des *basileus*. La métaphore récurrente du goupil et la référence à Ulysse, incarnation mythique grecque de la ruse, sont par ailleurs aussi amusantes qu'opportunes. Ces jugements ont été certainement exagérés et ils ont contribué à la légende noire de Byzance. Pour autant, malgré leur partialité, ces appréciations résonnent comme des avertissements. Elles illustrent bien la crainte des alliés

---

<sup>171</sup> D'AGUILERS (Raymond), *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem*, Paris, Edition Les Perséides, 2006, p. 13.

<sup>172</sup> MARIN (Anabelle), « Construire la faute : la perfidie de l'empereur byzantin dans les sources latines de la première croisade », *Questes*, n° 30, 2015, p. 111-124.

ou des ennemis de l'Empire de se faire entourloupier par un byzantin malin : « *Timeo Danaos et dona ferentes*<sup>173</sup> ». ».

***Renseignement et stratagèmes : la ruse compte autant que la force***

*La connaissance intime de l'ennemi*

Outre la diplomatie, les autres méthodes alternatives des Byzantins reposaient sur le renseignement et l'emploi d'une grande variété de stratagèmes allant de la déception aux embuscades. S'agissant du renseignement, le *Strategikon* s'avère dans le livre onzième surprenant. Le renseignement est bien un impératif évoqué à de nombreuses reprises dans le traité et ne se limite pas à ce chapitre. Les moyens de sa collecte, les qualités requises des personnels en charge de ces missions, l'importance de déceler l'ennemi sont maintes fois détaillés. Cependant, le livre onzième, consacré aux caractéristiques et tactiques de chaque peuple ennemi ou rival de l'Empire, reste plus original et illustre parfaitement l'importance accordée par les Byzantins au renseignement. Maurice offre une véritable ethnographie militaire, du point de vue byzantin. Cet intérêt porté à l'adversaire et sa connaissance approfondie doivent faciliter la victoire : « *nous devons à présent traiter des tactiques et caractéristiques de chaque race susceptible de causer des ennuis à notre Etat. L'objet de ce chapitre est de permettre à ceux qui projettent de faire la guerre à ces peuples de se préparer correctement. Car toutes les nations ne combattent pas suivant un seul type de formation ou de la même manière, et on ne peut*

---

<sup>173</sup> « *Je crains les Grecs, même lorsqu'ils font des cadeaux* ». Virgile, *Énéide*, Livre II.

*pas s'occuper de toutes de la même façon. Certaines dont l'effronterie est sans limite, sont guidées par un esprit impulsif tandis que d'autres font montre de discernement et d'ordre en attaquant leurs ennemis*<sup>174</sup> ». L'auteur du *Strategikon* décrit ainsi les caractéristiques générales de chaque peuple, leurs modes de vie, leurs organisations politiques, leurs tactiques et la façon idoine de les combattre. Cette curiosité démontre que les Byzantins étaient capables de voir leurs ennemis autrement que comme une entité abstraite prétendument inférieure. Cet effort intellectuel est méritoire : une compréhension est difficile sans empathie et l'empathie n'est pas un réflexe naturel vis-à-vis d'un ennemi. Il faut donc être capable de dépasser une certaine animosité, pour ne pas dire de haine, pour adopter cette démarche. Les Byzantins ont très certainement haï leurs adversaires. Ils disposaient toutefois de manuels militaires leur rappelant l'intérêt de surmonter ce sentiment. L'antagonisme n'est pas nié pour autant. Ainsi, Maurice a des mots très durs contre ces peuples tout en étant capables de leur reconnaître de vraies qualités. Il ne s'agit pas d'aimer son ennemi mais de connaître ses ressorts profonds. Un des écueils dans le règlement des conflits est d'enfermer l'autre dans le statut diabolique d'ennemi. L'*hubris*, ou la puissance démesurée, peut amener également à mépriser l'ennemi sans le haïr pour autant. L'adversaire étant insignifiant, sa connaissance profonde est inutile. L'auteur du *Strategikon* semble refuser ces deux écueils dans ce livre onzième.

Les Perses sassanides sont étudiés prioritairement. Choix compréhensible au regard de la rivalité presque constante qui les opposait aux Byzantins, à leur degré d'organisation et de préparation : « *La nation Perse est malicieuse, habile*

---

<sup>174</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 113.

à dissimuler et servile, mais elle est aussi patriote et docile. C'est la peur qui pousse les Perses à obéir à leurs souverains, et de ceci résulte leur force à endurer les travaux harassants et la guerre au nom de leur mère patrie. Pour la plupart, ils préfèrent réaliser leurs objectifs par l'organisation et la tactique ; ils privilégient une approche ordonnée plutôt que brave et impulsive<sup>175</sup> ». L'auteur du *Strategikon* n'hésite pas à reconnaître les qualités guerrières des Perses : « Elevés sous un climat chaud, ils supportent facilement les fortes chaleurs, la soif, et le manque de nourriture [...] Ils sont extrêmement adroits pour cacher leurs blessures et lutter courageusement dans des circonstances défavorables, allant même jusqu'à les tourner à leur avantage. Ils sont intraitables dans les négociations<sup>176</sup> ». Le mode d'action ennemi favori est également identifié : « Ils sont plus experts dans la rapidité des tirs que toutes les autres nations guerrières bien que leur archerie ne soit pas puissante [...] Au combat [...] ils s'empressent de former leur ligne de bataille sur le terrain le plus accidenté possible et d'employer leurs arcs, afin que les charges [...] soient dissipées et brisées par le terrain accidenté. Avant le jour de la bataille, une de leurs ruses favorites consiste à camper dans une région accidentée et de différer le combat [...] lorsqu'ils décident enfin de combattre, spécialement en été, ils lancent leur attaque à l'heure la plus chaude de la journée. Ils espèrent que l'ardeur du soleil et le retard prit à engager l'action décourageront leurs adversaires. Ils rejoignent alors le combat avec calme et détermination, marchant pas à pas en une formation dense et égale<sup>177</sup> ».

---

<sup>175</sup> *Id.*

<sup>176</sup> *Id.*

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 114.

Après les Perses viennent les Scythes, terme générique employé par l'auteur pour nommer les Avars, les Turcs, les Huns ou toutes les autres tribus nomades à cheval provenant du Nord de la mer Noire et des steppes d'Asie centrale. L'auteur du *Strategikon* dresse un sombre portrait de ces peuples dont il se méfie et recommande la plus grande prudence : « *des gredins, des gredins, retors, qui ont une très grande expérience des affaires militaires. Ces nations ont une forme de gouvernement monarchique et leurs souverains les soumettent à des châtiments cruels pour leurs erreurs. Gouvernés non par l'amour mais par la peur, ils supportent inébranlablement les labeurs et les épreuves [...] ils endurent le froid, la chaleur, et le manque de nombreuses choses nécessaires. Ils sont très superstitieux, traîtres, infects, perfides et possédés par un insatiable désir de richesse. Ils méprisent leurs serments, n'observent pas les accords*<sup>178</sup> ». Ces peuples de cavaliers et d'arches montés esquivaient les batailles rangées et privilégiaient les embuscades et l'encerclement de l'adversaire : « *Ils préfèrent l'emporter sur leurs ennemis pas tant par la force que par la duperie, les attaques surprises et la coupure du ravitaillement*<sup>179</sup> [...] *Au combat ils ne forment pas leur ligne de bataille en trois parties [...] mais en plusieurs unités de taille irrégulière toutes étroitement jointes ensemble pour donner l'apparence d'une longue ligne de bataille. Séparée de leur formation principale, ils disposent d'une force supplémentaire qu'ils peuvent envoyer pour prendre en embuscade un ennemi imprudent ou rester en réserve pour porter assistance à un groupe de combat harcelé [...] Ils préfèrent les batailles livrées à longue distance, les*

---

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>179</sup> *Id.*

*embuscades, l'encerclement de leurs adversaires, les retraites simulées et les retours soudains, et les formations en coin, c'est-à-dire en groupes éparpillés*<sup>180</sup> ». L'auteur du traité préconise l'attrition en combat et sur leur logistique pour les vaincre : « *Le manque de nourriture qui peut notamment être dû au grand nombre de chevaux qu'ils emmènent avec eux les fait souffrir*<sup>181</sup> [...] *Un terrain plat et dégagé doit être choisi et de la cavalerie doit avancer à leur rencontre en une masse dense et ininterrompue pour les engager dans un combat au corps à corps*<sup>182</sup> ». Une autre fragilité, politique, existe et peut être utilisée contre eux : « *Défections et désertions sont des maux dont ils souffrent gravement. Ils sont très inconstants, cupides et sont composés de si nombreuses tribus qu'ils n'ont aucun sens d'unité et de parenté entre eux. Si quelques-uns commencent à désertir et sont bien reçus, de nombreux autres suivront*<sup>183</sup> ».

Le *Strategikon* évoque également les « *peuples aux cheveux clairs* », soit l'ensemble des peuples d'origine germanique installés en Europe occidentale parmi lesquels les Goths, les Francs, ou encore les Lombards. Ils sont décrits comme redoutables au combat : « *La liberté est une valeur primordiale chez les races aux cheveux clairs. Ils sont audacieux et sans peur au combat. Hardis et impétueux qu'ils sont, ils considèrent toute timidité et même une courte retraite comme un déshonneur. Ils dédaignent aussi calmement la mort qu'ils combattent violemment au corps à corps, tant à cheval qu'à pied*<sup>184</sup> ». Mais cet héroïsme semble les rendre inaptes à toute

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>181</sup> *Id.*

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>183</sup> *Id.*

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 119.

discipline collective : « *A cheval ou à pied ils sont impétueux et indisciplinés pendant la charge, comme s'ils étaient le seul peuple au monde qui ne soit pas lâche. Ils désobéissent à leurs chefs. Ils ne font montre d'aucun intérêt pour tout ce qui est un tant soit peu compliqué et prêtent peu d'attention à la sécurité extérieure et à leur propre avantage. Ils méprisent le bon ordre, spécialement à cheval. Avides qu'ils sont, ils sont facilement corrompibles par l'argent [...] la chaleur, le froid, la pluie, le manque de provisions, spécialement de vin, et le report de la bataille les affectent beaucoup [...] Ils sont facilement pris en embuscade par les flancs et l'arrière de leur ligne de bataille, car ils ne se soucient pas du tout des éclaireurs et des autres mesures de sécurité. Leurs rangs sont facilement brisés par une retraite simulée et un mouvement de volte-face soudain. Les attaques de nuit avec des archers leur infligent souvent des dommages car ils sont très désorganisés dans l'installation de leur campement*<sup>185</sup> ». Des mesures d'attrition avisées et des combats retardateurs sont notamment conseillés pour les défaire : « *Par-dessus tout, dans un conflit nous opposant à eux, on doit éviter l'engagement en bataille rangée, surtout au commencement de la guerre. Fais plutôt usage d'embuscades bien organisées, d'attaques furtives, et de stratagèmes. Retarde les choses et fait échouer leurs opportunités. Feins de vouloir en venir à un accord avec eux. Vise à réduire leur hardiesse et leur zèle par le manque de provisions ou l'inconfort de la chaleur ou du froid*<sup>186</sup> ». Enfin, le livre onzième se clôt sur une étude très détaillée des peuples slaves aux armées composées de fantassins légers adeptes de tactiques d'harcèlement et d'embuscades.

---

<sup>185</sup> *Id.*

<sup>186</sup> *Id.*



### *L'emploi des ruses et des stratagèmes*

L'auteur du *Strategikon* accorde une grande place à l'emploi de divers ruses et stratagèmes pour vaincre un adversaire. A ce titre, les livres septième et huitième du traité, respectivement consacrés aux points que le général doit prendre en compte et à des instructions générales et maximes, pourraient être cités. Ils regorgent de multiples conseils recommandant l'emploi de telles astuces. L'énumération en deviendrait cependant fastidieuse. Il ne faut pas voir le *Strategikon* comme une casuistique sans fin ou une litanie de feintes et d'artifices. Les Byzantins avaient bien une réticence assumée pour les batailles rangées et l'attrition qu'elles étaient susceptible d'entraîner. Ces dernières pouvaient provoquer la ruine de l'Empire et de graves crises politiques et sécuritaires. Dans cette optique, les ruses et les stratagèmes étaient préférées. Leur empreinte dans le *Strategikon* démontre la pleine intégration de ces méthodes dans les armées byzantines. Il n'était ni réducteur, ni exceptionnel d'y avoir recours. Elles étaient une norme militaire à part entière, peut-être même davantage que la bataille conventionnelle. Ce point capital est clairement précisé dans le début du livre deuxième pourtant consacré à la formation de bataille de la cavalerie : « *La stratégie se sert des circonstances et de l'espace, de surprise et de diverses ruses pour déjouer l'ennemi dans l'idée d'atteindre ses objectifs sans même avoir à combattre*<sup>187</sup> ». Mais c'est finalement les livres quatrième et neuvième, traitant respectivement des embuscades et des attaques surprises, qui sont les plus concrets en la matière. Les ruses et stratagèmes y prennent véritablement corps.

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 23.

S'agissant des embuscades, l'auteur affirme : « *Les embuscades correctement élaborées sont du plus grand secours à la guerre. Usant de différentes méthodes, elles détruisaient en peu de temps de grandes forces avant qu'elles n'aient eu l'occasion de mener leur ligne de bataille à l'action. Quelques commandants ont tiré profit d'un terrain favorable, tel que des bois denses, des vallées, des côtes raides, des ravins, des montagnes s'étendant à proximité de la ligne ennemie. Ils l'utilisaient pour dissimuler leurs troupes afin qu'elles ne soient pas détectées à distance et attaquées. Alors, en chargeant soudainement l'arrière de l'ennemi avant que la bataille principale ne fût engagée, ils semaient le trouble dans ses rangs et le mettaient en déroute*<sup>188</sup> ». Ces embuscades se concevaient aussi bien en dehors que sur le champ de bataille. Elles prennent dans le livre quatrième diverses formes bien précises. Les retraites feintes conduites par des unités de cavaleries : « *Malgré des effectifs nombreux, certains commandants n'alignent que la plus petite partie de l'armée. Lorsque la charge est lancée et que les lignes combattent, ces soldats tournent rapidement les talons ; l'ennemi entame alors la poursuite et devient désordonné. Ils chevauchent au-delà de l'endroit où l'embuscade est tendue et alors les unités embusquées chargent et frappent l'ennemi à l'arrière. Puis ces unités s'enfuient et font volte-face, les troupes ennemies se retrouvent prises entre les deux groupes*<sup>189</sup> ». Mais il peut s'agir tout aussi bien d'une transformation du terrain par l'installation de nombreux pièges tels que des tranchées dissimulées ou des chausse-trapes : « *Certains commandants creusaient une tranchée de 8 ou 10 pieds de profondeur, de 50 ou 60 pieds*

---

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>189</sup> *Id.*

*de large et étendues sur une bonne distance. Ils la recouvraient d'une armature de bois légère avec du foin et de la terre afin qu'elle ressemble au terrain autour d'elle sans que l'on puisse voir de différence. La terre excavée était enlevée du site de sorte à ne pas paraître étrange. A différents endroits au milieu de la tranchée, ils laissaient quelques solides points de franchissement en terre ferme bien démarqués et connus de leur propre armée en temps utile. Des deux côtés près de la tranchée, les commandants plaçaient les troupes d'embuscade à couvert, où elles ne pouvaient être vues par l'ennemi, et ils alignaient le reste des troupes devant la tranchée. Lorsque la bataille s'engageait, les hommes alignés devant la tranchée simulaient la défaite en se retirant en sécurité par les sections dures qu'ils connaissaient. L'ennemi engageait une poursuite impétueuse et non contenue et tombaient dans la tranchée. Alors les troupes embusquées chargeaient soudainement et les hommes qui feignaient de reculer revenaient. La plupart des ennemis périssaient, certains en tombant dans la tranchée, les autres pendant leur fuite en désordre causée par le désastre inattendu [...] Ce même type de piège pourrait être tendu à l'ennemi sans tranchée [...] Au moment où ils ne sauraient être repérés, des chausse-trapes peuvent être éparpillés ou ficelés ensembles de sorte qu'ils puissent être facilement récupérés après usage. Ils doivent couvrir toute la longueur de la ligne de bataille sur une profondeur de 100 pieds. Quatre ou cinq passages d'une largeur de 300 ou 400 pieds doivent être laissés libre au milieu, connus de l'armée et clairement marqués par des grandes branches d'arbre, des fers de lances aux formes étranges, des tas de terre ou de pierres, ou autres marques manifestes<sup>190</sup> ».*

---

<sup>190</sup> Ibid., p. 53.



*Une embuscade des troupes byzantines contre les Perses  
Sassanides.*

Quant aux attaques surprises, le but est similaire. Infliger un maximum de dégâts chez l'adversaire et se prémunir de toute attrition : *« C'est bien sûr une ancienne maxime qui nous enseigne d'essayer d'attaquer l'ennemi sans avoir à souffrir nous-même aucune blessure, et les généraux intelligents la garderont à l'esprit et lui accorderont toujours une haute priorité. Ce but peut être atteint si les attaques contre l'ennemi sont soigneusement préparées et rapidement exécutées. Ces attaques peuvent s'avérer très efficaces non seulement contre des troupes d'égale force mais aussi contre des troupes infiniment supérieures en nombre. Pour cette raison, il est sage d'être toujours à l'affût des bonnes opportunités et des prétextes et de frapper l'ennemi avant qu'il ne soit lui-même prêt, surtout s'il y a raison de croire que leurs forces sont plus puissantes que les nôtres. Dans de tels cas, mieux vaut comme il a été dit, essayer d'avoir recours aux pièges et surprises plutôt que de s'engager dans une bataille rangée qui implique des dangers dont l'issue peut être fatale<sup>191</sup> »*. Les modèles d'attaques surprises donnés par l'auteur sont assez explicites. La manipulation et la déception étaient parfaitement admises : *« Certains commandants ont accueilli des ambassades ennemies, leurs ont répondu en termes doux et flatteurs et les ont renvoyés avec les honneurs, puis ils les ont immédiatement fait suivre et les ont attaqués à l'improviste. Certains envoyèrent des ambassades avec des propositions avantageuses et lançaient soudainement une attaque. Certains faisaient suivre l'ennemi dans son camp pour déterminer s'il l'avait ou non solidement monté : puis par une nuit de lune, deux ou trois heures avant le point du jour, ils lançaient l'attaque [...] D'autres, cachés en embuscade chargeaient soudainement pour attaquer l'ennemi. Certains ont feint*

---

<sup>191</sup> Ibid., p. 93.

*de se retirer du théâtre des combats puis, faisant soudainement demi-tour, ils chargeaient l'ennemi<sup>192</sup> ». Les attaques de nuit et les incursions en territoire ennemi font également partie du répertoire : « La conduite des attaques nocturne variait selon les commandants. Certains établissaient leur camp à un jour de marche de l'ennemi et envoyaient une ou deux députations pour faire une proposition de paix. Quand l'ennemi avait une raison d'espérer parvenir à un accord et devenait moins prudent, ces généraux faisaient marcher leur armée la nuit et attaquaient à l'improviste avant l'aube. D'autres encore employaient de faux déserteurs pour qu'ils informent l'ennemi que le moral de l'armée était bas. Ils feignaient alors un repli loin vers l'arrière, mais ne partaient en fait que sur une courte distance et montaient leur camp. La nuit tombée, ils attaquaient soudainement l'ennemi [...] Ces opérations doivent être menées les nuits où il y a suffisamment de lumière, qu'il s'agisse de celle de la lune ou des étoiles, sur toute la longueur de la ligne de marche afin d'éviter que les hommes se rentrent dedans ou se perdent dans le noir. L'armée doit toujours être sur le qui-vive, prête à l'action et ne doit transporter que le nécessaire. Elle doit régler sa marche suivant la distance qui sépare les deux camps afin d'arriver à un ou deux miles du camp ennemi deux heures avant l'aube. Les troupes doivent marcher à allure modérée afin de ne pas arriver exténuées. Sur place, l'armée doit rester cachée et silencieuse puis attaquer l'ennemi juste avant l'aube<sup>193</sup> ».*

Détailler de façon exhaustive toutes les méthodes présentées dans le *Strategikon* n'aurait pas grand intérêt en comparaison d'une lecture directe de l'ouvrage et

---

<sup>192</sup> *Id.*

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 94.

s'avérerait une nouvelle fois trop fastidieux. Nous pouvons simplement constater que l'auteur a bien tenu sa promesse. Il est concret, direct, précis et ne s'embarrasse pas d'effets de style. Les exemples fournis sont peu ou prou largement transposables. Il ne s'agit pas d'un traité théorique sur la ruse et la déception. Le point cardinal est bien le suivant : embuscades et stratagèmes ne sont pas un expédient spécifique ou un simple adjuvant de la bataille conventionnelle. Elles sont véritablement une « marque de fabrique » des Byzantins. Ce mode d'action tactique résulte naturellement d'une contrainte stratégique fondamentale : éviter l'attrition. Vaincre sans péril et triompher sans gloire ne constitue pas vraiment un dilemme moral pour l'armée byzantine dépeinte dans le *Strategikon*. Au X<sup>ème</sup> siècle, le traité sur la guérilla de l'empereur Nicéphore Phocas poursuivra ces mêmes thèmes et démontrera la permanence et la continuité de cette conception byzantine de la guerre.





## Conclusion

Pour expliquer les performances militaires de l'Empire byzantin, il est nécessaire de prendre la mesure de sa doctrine. L'armée byzantine a bien été pensée de façon théorique conformément à sa filiation grecque. Elle a également fait preuve de pragmatisme dans la tradition romaine. Dès lors, pourquoi cette méconnaissance ? Les Byzantins, au même titre que les Grecs et les Romains, n'ont-ils vraiment rien à nous apprendre de la guerre ? Le contenu du *Strategikon*, sans être révolutionnaire, reste malgré tout pertinent en de nombreuses occasions. Il témoigne *a minima* des efforts de réflexion et d'adaptation des militaires byzantins face à leurs ennemis. L'enseignement principal de ce manuel est-il si obsolète ? Pour vaincre, il convient de privilégier à la bataille rangée la combinaison d'actions fondées notamment sur le renseignement, la diplomatie, la ruse, la subversion et des méthodes proches de la guérilla. L'enseignement principal de ce manuel serait-il si obsolète ? Cette conviction serait-elle inaudible car heurtant notre conception clausewitzienne de la guerre où le caractère décisif de la bataille est central ?

A y regarder de plus près, de nombreuses similitudes existent pourtant entre l'armée byzantine du *Strategikon* et les armées occidentales actuelles. Un personnel à l'entraînement poussé, le recours au renseignement, l'emploi préférentiel de forces mobiles pour frapper l'adversaire, la diversité des menaces, l'impossibilité de poursuivre des objectifs d'ampleur sur tous les fronts, la volonté de ne pas exposer outre-mesure ses forces...Malgré ces ressemblances, les Byzantins ne

semblent pas constituer une référence militaire intéressante. A ce jour, seul le traité sur la guérilla de l'empereur Nicéphore Phocas a fait l'objet d'une traduction récente, malheureusement épuisée, en langue française par le grand byzantiniste Gilbert Dagron (1932-2015). La plupart des autres manuels, dont le *Strategikon*, attendent encore.

Les Byzantins n'ont peut-être pas accompli tous les objectifs militaires qu'ils s'étaient fixés dans leurs traités. Mais ils ne méritent pas pour autant l'oubli, pire forme que le mépris. Dans son *Histoire de Byzance*, l'historien John Julius Norwich conclut en invoquant un symbole militaire de l'Empire pour inciter à se souvenir de cette civilisation : « *et c'est pourquoi hormis la grande église, Sainte Sophie elle-même, ce sont les remparts, croulants, brisés, mais entourant toujours la ville [Constantinople] d'une mer à l'autre, qui demeurent le monument le plus grandiose et le plus tragique de Byzance*<sup>194</sup> ».

---

<sup>194</sup> NORWICH, *op. cit.*, p. 434.

## Sources et bibliographie

- Sources antiques et médiévales

MAURICE, *Strategikon*, traduit par DENNIS (George T.), University of Pennsylvania Press (the Middle Ages Series), Philadelphia, 1984, 178 p.

ANONYME, *Three Byzantine Military Treatises*, traducted by DENNIS (George T.), Dumbarton Oaks, Washington, 1985, 396 p.

MARC-AURELE, *Pensées pour moi-même* (ca. 170 et 180 apr. J.-C.), Edition Garnier-Flammarion, Paris, 1992, 224 p.

KEKAUMENOS, *Conseils et récits d'un gentilhomme byzantin*, traduit par ODORICO (Paolo), Edition Anacharsis (collection Famagouste), Toulouse, 2015, 207 p.

NICEPHORE PHOCAS, *Traité sur la guérilla*, présenté par DAGRON (Gilbert), MIHAESCU (Haramlabie), Edition CNRS, Paris, 2011, 372 p.

ANONYME, *Les légendes syriaques d'Aaron de Saroug, de Maxime et Domèce, d'Abraham, maître de Barsoma et de l'empereur Maurice*, traduites par GRAFFIN (René, Mgr), NAU (François), Editions Brepols, Turnhout, 1981, 808 p.

D'AGUILERS (Raymond), *Histoire des Francs qui prirent Jérusalem*, Paris, Edition Les Perséides, 2006, 192 p.

LIUTPRAND DE CREMONE, *Ambassades à Byzance*, traduit par SCHNAPP (Joël), LEROU (Sandrine), Edition Anacharsis (collection Famagouste), Toulouse, 2005, 104 p.

- **Sciences humaines et histoire générale**

CONDORCET (Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet), *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain (1795)*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1970, 247 p.

LECKY (William Edward Hartpole), *History of European Morals from Augustus to Charlemagne. Volume II. Third edition.* D.Appleton & Company publishers, New-York, 1869, 423 p.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet, dit Voltaire), *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations (1756)*, chez Lefebvre, libraire, Werdet et Lequien fils, Paris, 1829, 549 p.

GOUGUENHEIM (Sylvain), *Aristote au Mont-Saint-Michel*, Edition Seuil (collection L'univers historique), Paris, 2008, 277 p.

GERARD (Alain), « Pour en finir avec Aristote au Mont Saint Michel, l'ouvrage le plus médiatisé en 2008 », *Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire*, n° 62, Presses universitaires du Mirail, s.l., 2010, p. 191-200.

de LIBERA (Alain), BRIEL (Patricia), « Un héritage culturel ne réclame ni don préalable ni testateur », *Le Temps*, 5 mai 2008.

- **Histoire de l'Empire romain**

GIBBON (Edward), *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain tome cinquième*, Edition Ledentu, Paris, 1828, 2020 p.

MONTESQUIEU (Charles Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu), *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence (1734)*, Edition Firmin-Didot frères, fils et Cie, Paris, 1857, 770 p.

BYRON (Robert), *The Byzantine Achievement: An Historical Perspective: CE 330-1453*, Routledge Revivals, London, 2013, 354 p.

LANCON (Bertrand), *La chute de l'Empire Romain - Une histoire sans fin*, Edition Perrin, Paris, 2017, 352 p.

CHEYNET (Jean-Claude), *Byzance : l'Empire romain d'Orient*, Armand Colin, Paris, 2019, 220 p.

MORRISSON (Cécile), FLUSIN (Bernard), FEISSEL (Denis) (et al.), *Le monde byzantin tome 1*, Editions Presses Universitaires de France (« Nouvelle Clio »), s.l., 2004, 556 p.

CHEYNET (Jean-Claude), MORRISSON (Cécile), KAPLAN (Michel) (et al.), *Le monde byzantin tome 2*, Editions Presses Universitaires de France (« Nouvelle Clio »), s.l., 2006, 624 p.

KAPLAN (Michel), *Tout l'or de Byzance*, Edition Gallimard (collection Découvertes), Paris, 1991, 176 p.

NORWICH (John Julius), *Histoire de Byzance*, Edition Perrin (collection Tempus), Paris, 2002, 512 p.

MEYLAN (Antoine), *Pensée et pratique militaires byzantines aux XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles*, 130 p., sous la direction de M. Jean-Pierre Barraqué et M. Jean-Claude Cheynet, Mémoire Histoire, Archéologie et Anthropologie, Université de Pau et des pays de l'Adour, 2011-2012.

OLDENBOURG Zoé, *Les croisades*, Edition Gallimard (collection Folio Histoires), Paris, 1965, 1024 p.

- **Histoire militaire et Stratégie**

DREVILLON (Hervé), TRAINA (Giusto), *Mondes en guerre tome 1 : de la préhistoire au Moyen Âge*, Edition Passés composés, Paris, 2019, 566 p.

LE BOHEC (Yann), *L'armée romaine sous le bas-empire*, Edition Picard (collection Antiquités-Synthèses), Paris, 2006, 256 p.

NICOLLE (David), McBRIDE (Angus), *Romano-byzantine armies : 4<sup>th</sup> – 9<sup>th</sup> centuries*, Osprey Publishing Ltd (Men-at-Arms Series n° 247), 1992, 49 p.

BEY (Frédéric), « L'armée byzantine : mille ans de résistance et de renaissances », *Guerres et Histoire*, (Hors-série n° 7), juillet 2019, p. 28-42.

PETERSEN (Charles C.), « The Strategikon, a Forgotten Military Classic », *Military Review*, août 1992.

HALDON (John), *The Byzantine Wars : Battles and Campaigns of the Byzantine Era*, Tempus, s.l, 2001, 160 p.

AUSSARESSES (François), « L'auteur du Strategikon », *Revue des Études Anciennes*, tome 8, n°1, 1906, p. 23-39.

CARSOW (Michel), « L'empereur byzantin Maurice », *Journal des savants*, juillet-septembre 1956, p. 107-127.

MARIN (Anabelle), « Construire la faute : la perfidie de l'empereur byzantin dans les sources latines de la première croisade », *Questes*, n° 30, 2015, p. 111-124.

LEMERLE (Paul), « Présence de Byzance », *Journal des savants*, n° 3-4, 1990, p. 247-268.

RANCE (Philip), « The date of the military compendium of Syrianus Magister (Formerly the sixth-century anonymus Byzantinus) », *Byzantinische Zeitschrift*, 100.2, 2007, p. 701-737.

VAILHE (Siméon), « Exécution de l'empereur Maurice à Calamich en 602 », *Échos d'Orient*, tome 13, n° 83, 1910, p. 201-208.

LUTTWAK (Edward), *La grande stratégie de l'Empire byzantin*, Edition Odile Jacob (collection Histoire), Paris, 2010, 512 p.

COUTAU-BEGARIE (Hervé), *Traité de stratégie*, Edition Economica (bibliothèque stratégique), Paris, 2011, 1005 p.

FACON (Pascal), BEMELMANS (Gilles),  
MEISSONNIER (Matthieu) (*et al.*), « Relire Foch au  
XXI<sup>ème</sup> siècle », *Cahiers de la pensée mili-Terre*, Centre  
de Doctrine et d'Enseignement du Commandement, n° 50,  
1<sup>er</sup> trimestre 2018, p. 30-90.

LE FLEM (Jean Gaël), OLIVA (Bertrand), *Un sentiment  
d'inachevé : réflexion sur l'efficacité des opérations*,  
Editions de l'école de guerre (collection Ligne de front),  
Paris, 2018, 220 p.



## Table des matières

p. 2 :	prolégomènes
p. 3 :	synthèse
p. 5 :	<b>introduction</b>
p. 13 :	<b>chapitre I : l'auteur et son époque</b>
p.14 :	<i>l'héritage militaire de Justinien : un fardeau ?</i>
p. 20 :	<i>le règne de Maurice : empereur soldat, empereur martyr</i>
p. 26 :	<i>qui est le véritable auteur du Strategikon ?</i>
p. 31 :	<b>chapitre II : l'armée byzantine du <i>Strategikon</i>, caractéristiques et facteurs de supériorité opérationnelle</b>
p. 31 :	<i>la triple fusion byzantine</i>
p. 31 :	<i>une armée chrétienne</i>
p. 39 :	<i>les dépositaires de la culture militaire gréco-romaine</i>
p. 45 :	<i>le Strategikon, préliminaire d'une doctrine militaire spécifiquement byzantine.</i>
p. 45 :	<i>la pensée militaire byzantine avant le Strategikon</i>
p. 47 :	<i>un manuel de campagne résolument pratique et exhaustif</i>

- p. 53 : ***une armée mobile d'une haute technicité***
- p. 53 : *La cavalerie, arme de combat principale de l'Empire*
- p. 59 : *l'importance fondamentale de la préparation opérationnelle*
- p. 65 : *une armée convenablement équipée*
- 
- p. 71 : **chapitre III : une conduite spécifiquement byzantine de la guerre**
- 
- p. 71 : ***une réticence assumée de la bataille décisive***
- p. 71 : *la bataille rangée selon les Byzantins : dangereuse, incertaine et à éviter*
- p. 75 : *préserver l'armée, éviter l'attrition*
- p. 80 : *permanence de la guerre et réversibilité des ennemis*
- 
- p. 83 : ***la diplomatie byzantine : médiation armée et subversion***
- 
- p. 89 : ***renseignement et stratagèmes : la ruse compte autant que la force***
- p. 89 : *la connaissance intime de l'ennemi*
- p. 95 : *l'emploi des ruses et des stratagèmes*
- 
- p. 103 : **conclusion**
- 
- p. 105 : sources et bibliographie
- 
- p. 111 : table des matières
- 
- p. 113 : glossaire
- 
- p. 120 : annexes et remerciements

## Glossaire

*Arithmos* (ou *tagmas* ou *bandons*) : terme latin. Formation ou unité d'environ 300 hommes. Trois *arithmos*, *tagmas*, ou *bandons* constituaient une *moira*.

Avars : peuple de cavaliers nomades d'origine turco-mongole ayant dominé une partie de l'Europe orientale entre 560 et 800 apr. J.-C. Le *Strategikon* leur consacre de nombreux développements en les identifiant comme un des principaux ennemis de l'Empire.

*Bandon* (ou *tagmas* ou *arithmos*) : terme germanique. Formation ou unité d'environ 300 hommes. Trois *bandons*, *tagmas*, ou *arithmos* constituaient une *moira*.

*Basileus* : titre grec qui remplace celui, romain, d'*Imperator* au VII<sup>ème</sup> siècle pour désigner l'empereur byzantin.

*Bucellarii* : littéralement « mangeurs de biscuits », soldats de la fin de l'Empire romain et de l'Empire romain d'Orient, qui ne sont pas nourris, payés et armés par l'Etat, mais par un particulier aisé (un général ou gouverneur) ; en cela, ils faisaient partie de « sa maison ». Initialement, unités privées aux ordres des généraux, ils seraient devenus progressivement une force sous contrôle de l'Etat.

Bulgares (ou Proto-Bulgares) : peuple turcophone de la steppe pontique parlant une langue oïghoure et de tradition tengriste. A ne pas confondre avec les Bulgares actuels, peuple slave des Balkans, de tradition chrétienne orthodoxe.

Chrisme : un symbole chrétien primitif constitué des deux lettres grecques X (*chi*) et P (*rhô*), soit les deux premières lettres du mot *Χριστός* (« Christ »).

*Comes* : rang militaire de terminologie latine. Le *comes* dirige un *tagma*, *bandon* ou *arithmos*, termes grec, germanique ou latin désignant une formation de 300 hommes.

Coumans : peuple turcophone semi-nomade. Au XI<sup>ème</sup> siècle, ils se répandirent dans les territoires correspondant à la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie actuelles d'où ils menèrent des campagnes de pillage dans l'Empire byzantin.

*Defensores* : formations en rangs serrés aptes à tenir une ligne de bataille. Elles étaient notamment chargées de protéger le repli éventuel des *koursors* et *protokoursors*. Il s'agit plus d'une formation qu'un type d'unité à part entière.

*Deputatoi* : du latin *deputati* et prononcé en grec. Auxiliaires médicaux dans l'armée byzantine.

*Drome* : *sékréta* ou bureau de l'administration centrale en charge de la poste et des affaires étrangères (voir *Logothète*).

*Dromon* : navire de guerre byzantin utilisé du VI<sup>ème</sup> au 9<sup>ème</sup> siècles. Manœuvrant et rapide, il se déplace à la rame et à la voile.

*Droungoi* (ou *moira*) : formation de 1 000 à 2 000 hommes dans le *Strategikon*. Un « *droungoi* », ou « *moira* », était

formé de trois « *bandon* », « *arithmos* » ou « *tagma* » d'environ 300 hommes. Plusieurs *moira* forment un *meros* de 6 000 à 7 000 hommes.

*Dux* : rang militaire de terminologie latine. Un *dux* commande une *moira* ou *droungoi*, termes grecs, soit une formation de 1 000 à 2 000 hommes.

*Génikon* : *sékréton* ou bureau de l'administration centrale en charge de l'économie et des finances (voir *Logothète*).

Gépides : peuple germanique, proche des Goths, installé en basse Vistule, puis au centre de l'Europe, notamment dans le bassin des Carpates (269–670 apr. J.-C.) durant le Haut Moyen Âge.

Goths : peuple germanique dont les deux branches, les Ostrogoths et les Wisigoths, furent fréquemment en guerre avec l'Empire romain pendant les grandes invasions. Ils constituèrent au V<sup>ème</sup> siècle en Europe occidentale leurs propres royaumes : Italie et Croatie pour les Ostrogoths, Sud de la France et Espagne pour les Wisigoths. Ces royaumes s'effondreront respectivement en 553 et 711 apr. J.-C.

*Kontos* : longue lance de cavalerie de 4 à 5 mètres, maniée à deux mains.

*Koursoures* (ou *Protokoursoures*) : du latin *cursores*, course, vitesse. Unités chargées de donner l'assaut en ordre lâche ou serré afin d'obtenir la décision. Elles contribuaient également à des fonctions d'harcèlement et de feinte sur le champ de bataille. Il s'agit plus d'une formation qu'un type d'unité à part entière.

*Labarum* : étendard militaire portant le symbole chrétien du chrisme adopté à partir de Constantin I<sup>er</sup>.

*Logothète* : titre administratif byzantin. Il s'agit d'un rang élevé équivalant à un ministre ou un secrétaire d'Etat. Parmi les logothètes les plus influents figuraient le logothète du *drome* et le logothète du *génikon*. Le *drome* était responsable de la poste impériale, de la diplomatie et des renseignements. Aux X<sup>ème</sup> et XI<sup>ème</sup> siècles, son titulaire est souvent le principal ministre de l'empire. Le *génikon* était responsable des finances, notamment chargé des taxes et des revenus de l'Empire.

Lombards : peuple germanique venu de la Baltique. Sous la conduite de leur roi Alboïn (530-572 apr. J.-C.), ils débutèrent leur invasion de l'Italie.

*Mérarque* (ou *merarchēs*) : rang militaire byzantin comparable à celui de général de division.

*Meros* : formation de 6 000 à 7 000 hommes, composée de plusieurs *moira*.

*Moira* (ou *droungoi*) : formation de 1 000 à 2 000 hommes dans le *Strategikon*. Un « *moira* », ou « *droungoi* », était formé de trois « *bandon* », « *arithmos* » ou « *tagmas* » d'environ 300 hommes. Plusieurs *moira* forment un *meros* de 6 000 à 7 000 hommes.

*Nomisma* (pluriel : *nomismata*) : monnaie d'or, héritière du *solidus* romain, frappée dans l'Empire byzantin.

*Oikoumène* : ensemble du monde connu, sur lequel l'empire byzantin revendique la souveraineté.

Petchenègue : peuple nomade d'origine turque. Installés au nord de la mer Caspienne, ils traversent le Danube au XI<sup>ème</sup> siècle et menacent l'Empire byzantin.

*Plumbata* : arme de jet utilisée dès le Bas-Empire, caractérisée par un lestage en plomb et une taille réduite, de 30 à 70 centimètres de long.

Quades : Peuple germanique occidental, actif du I<sup>er</sup> siècle au V<sup>ème</sup> siècle dans les Balkans.

Réforme tagmatique : Les *tagmata* (ou bataillons/régiments) étaient l'armée permanente de l'empire, ordinairement basée à Constantinople. Après les premières révoltes des armées thématiques, trop dépendantes de stratèges provinciaux séditieux, les empereurs se dotèrent d'une armée de campagne loyale d'élite. Ce fut l'œuvre de Constantin V (718/741-775) qui transforma les anciennes unités de la garde de Constantinople en nouveaux *tagmata*. Les *tagmatas* pouvaient comprendre entre 1 000 et 6 000 hommes.

Réforme des thèmes : attribués à Héraclius (575/610-641), mais en réalité fondés à l'initiative de Constantin II (630/641-668), sur le modèle des exarchats d'Italie et d'Afrique instaurés par Maurice (539/582-602), les thèmes étaient les circonscriptions administratives et militaires de l'empire. Ils étaient dirigés par un général, le stratège qui cumulait à la fois le pouvoir civil et le pouvoir militaire. Dans chaque thème, les hommes recrutés localement comme soldats se voyaient offrir des terres pour nourrir leur famille, et pour s'équiper. Ce modèle d'organisation fut étendu à tout l'empire. Il existait également des thèmes maritimes.

Sassanides : dynastie perse, les Sassanides ont régné sur le monde iranien de 224 apr. J.C. à 651 apr. J.-C., jusqu'à l'invasion musulmane. Cet empire a été l'une des grandes puissances du Moyen-Orient pendant plus de quatre cents ans et un adversaire redoutable des Empires romain puis byzantin.

*Sékréton* : bureau de l'administration à Constantinople.

Skires : peuple germanique originaire du nord-est de la Pologne actuelle. Leur migration vers le sud débuta vers 230 apr. J.-C.

*Stratéia* : obligation militaire du *stratiote* ; plus largement toute forme de service public.

*Strategos* et *hypostrategos* : général et général de corps d'armée ou lieutenant général. Après la réforme thématique à la fin du VII<sup>ème</sup> siècle, il désigne le gouverneur d'un thème, cumulant les pouvoirs civils et militaires.

*Stratiôtikon* : *sékréton* chargé de la gestion de l'armée.

Synode : assemblée d'évêques, moins solennelle que le concile. Un synode permanent composé des prélats présents à Constantinople proposait à l'empereur le futur patriarche de Constantinople parmi une liste de trois noms.

*Tagmata* : bataillons/régiments de l'armée centrale et permanente instaurés à compter du IX<sup>ème</sup> siècle.

*Tagma* (ou *bandon* ou *arithmos*) : terme grec. Formation ou unité d'environ 300 hommes. Trois *tagmas*, *bandon* ou *arithmos* constituaient une *moira*.



*Taktikon* : traité décrivant la disposition, l'ordre dans lequel sont rangés non seulement les soldats mais tous les postes de l'administration civile.

Thème : contingent militaire recruté et stationné en province, formé de *stratiotes*, commandé par un stratège ; par extension province où se recrute le contingent.

Vandales : peuple germanique originaire du sud de l'actuelle Pologne. Lors des grandes invasions, ils fondèrent en Afrique du nord un royaume vandale au V<sup>ème</sup> siècle.

## **L'exécution de Maurice relatée par Edward Gibbon**

Par son ouvrage de référence consacré à l'histoire de la chute de l'Empire romain, Edward Gibbon contribua largement au discrédit et à la réputation exécration de l'Empire byzantin. Gibbon s'inscrit ainsi dans l'historiographie de son époque, celle des Lumières. Il écrit pourtant un récit émouvant et horrifique de la mort de l'empereur Maurice et de ses enfants, exécutés en novembre 602 par l'usurpateur Phocas à Chalcédoine.

*« Des ministres de la mort, envoyés par lui [Phocas] à Chalcédoine, arrachèrent Maurice du sanctuaire qu'il avait choisi pour asile, et ses cinq fils furent égorgés sous les yeux de cet infortuné père. Dans la douleur de son agonie, à chacun des coups qui pénétraient jusqu'à son cœur, il retrouvait cependant assez de force pour s'écrier avec un sentiment de pitié : « Tu es juste, ô mon Dieu ! et tes jugements sont remplis d'équité. » Et tel fut, jusque dans ses derniers moments, son rigoureux attachement à la vérité et à la justice, qu'il révéla aux soldats la pieuse supercherie d'une nourrice qui avait substitué son fils au jeune prince. Cette scène tragique se termina par la mort de l'empereur lui-même, qui fut égorgé dans la vingtième année de son règne, et la soixante-troisième de son âge. On jeta dans la mer son corps et celui de ses cinq enfants ; on exposa leurs têtes sur les murs de Constantinople aux outrages ou à la pitié de la multitude, et ce ne fut que lorsqu'on aperçut des signes de putréfaction, que Phocas se prêta à ce que ces restes vénérables reçussent en secret la sépulture. La générosité publique ensevelit dans ce tombeau les fautes et les erreurs*

*de Maurice ; on ne se souvint plus que de ses malheurs ; et vingt ans après, sa déplorable histoire, racontée par Théophylacte, arracha les larmes d'une nombreuse assemblée*<sup>195</sup> ».

Gibbon dresse également un portrait détestable de l'armée byzantine de la fin du VI<sup>ème</sup> et du début du VII<sup>ème</sup> siècles : une armée d'esclaves et d'étrangers indignes de l'héritage militaire gréco-romain. Seuls des généraux ingénieux tels que Bélisaire et Narsès semblent avoir grâce à ses yeux.

*« Les camps de Justinien et de Maurice connaissaient la théorie de la guerre aussi-bien que ceux de César et de Trajan. Le fer de la Toscane ou du Pont recevait toujours des ouvriers de Byzance la trempe la plus fine et la meilleure. Les arsenaux étaient remplis d'armes offensives et défensives de toute espèce. Dans la construction et l'usage des navires, des fortifications et des machines de guerre, les Barbares admiraient la supériorité d'un peuple dont ils triomphaient si souvent sur les champs de bataille. Les livres des Grecs et des Romains enseignaient l'art de la tactique, les évolutions et les stratagèmes de l'antiquité ; mais des provinces désertes ou des peuples dégénérés ne pouvaient plus fournir des hommes en état de manier ces armes, de défendre ces murs, de faire manœuvrer ces vaisseaux, et dont le courage sût réduire avec succès en pratique la théorie de la guerre. Le génie de Bélisaire et de Narsès s'était formé sans maître, et ne laissa point de disciples. L'honneur, le patriotisme, ou une superstition généreuse, ne pouvait plus donner la vie à ces corps*

---

<sup>195</sup> GIBBON (Edward), *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* tome cinquième, Edition Ledentu, Paris, 1828, 2020 p., p. 1958.

*composés d'esclaves et d'étrangers admis aux honneurs de la légion. Ce n'est que dans le camp que l'empereur aurait dû exercer un pouvoir despotique, et c'est là qu'on lui désobéissait et qu'on l'insultait : il calmait et excitait avec de l'or la licence des troupes ; mais leurs vices tenaient à la constitution militaire ; leurs victoires étaient accidentelles, et leur solde dispendieuse épuisait un état qu'elles ne pouvaient défendre. Après une longue et pernicieuse indulgence, Maurice essaya de guérir ce mal invétéré ; mais sa téméraire entreprise le perdit et ne fit qu'accroître les abus. Un réformateur ne doit pas être soupçonné d'intérêt, et il faut qu'il ait la confiance et l'estime de ceux qu'il veut reformer<sup>196</sup> ».*

---

<sup>196</sup> *Ibid.* p. 1951.

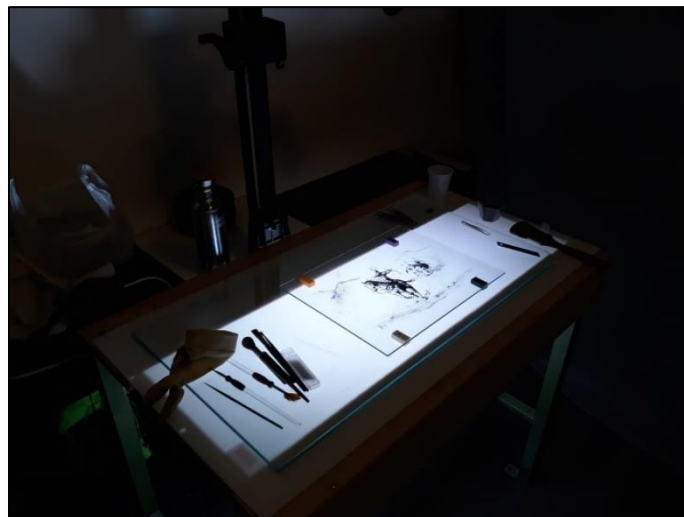
## Les illustrations de Julien Laval

Diplômé de l'Ecole nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris, Julien Laval est un artiste, spécialiste du cinéma de l'animation.

Il a réalisé l'ensemble des illustrations de ce mémoire avec du sable noir en rétroéclairage, une de ses techniques d'animation privilégiées. Les contours, ombres et lumières sont créés par les déplacements de cette matière.

Le *Strategikon* est le deuxième sujet militaire qu'il traite avec cette technique après sa participation au long-métrage « *D-Day* » de Pascal Vuong en 2014 consacré à l'opération Overlord.

Plus que les traditionnelles mosaïques et icônes byzantines, ces illustrations de sable illustrent parfaitement la contingence et l'incertitude de la guerre.



## Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement M. Martin Motte, le colonel Christophe Triollet, le colonel Eric Durieux, le colonel Stéphane Faudais, le commissaire en chef de première classe Jérôme Proffit, cadres civils et militaires de l'Ecole de Guerre et de l'Ecole de Guerre-Terre pour avoir cru et soutenu mon travail.

Tout au long de mes recherches, mes supérieurs n'ont pas cessé de m'appuyer. Ils m'ont transmis l'enthousiasme, la confiance, la liberté de ton et de réflexion ainsi que les encouragements indispensables à la concrétisation d'un projet de mémoire original.

J'adresse mes amitiés indéfectibles et sincères à Julien Laval et le remercie d'avoir accepté d'illustrer ce mémoire d'une façon si originale. Ces dessins confèrent à ce modeste travail un « cachet » unique.

Enfin, je veux remercier tout particulièrement mon épouse pour sa patience, ses conseils, ses précieuses relectures, son soutien critique mais indéfectible et en un mot pour sa présence sans laquelle rien de bon n'est possible.